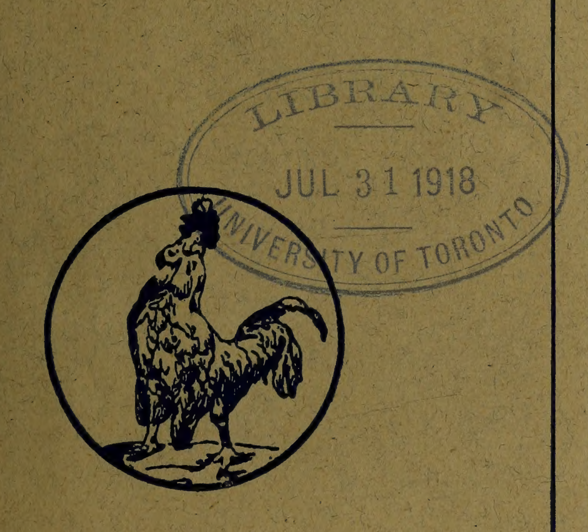
DANS LES CAMPS DE REPRÉSAILLES



DANS LES CAMPS
DE REPRÉSAILLES

Cette relation a paru dans les numéros de la « Revue des Deux Mondes » du 1er et du 15 mars 1918. Nous la publions ici avec l'agrément de M. le Directeur de la « Revue des Deux Mondes. »

DANS LES CAMPS DE REPRÉSAILLES

NOUS donnons ici la relation de la dure captivité subie par un soldat français dans les camps de représailles. Le ton même du récit, sa simplicité et sa sobriété, sont les meilleures preuves de sa parfaite véracité. On jugera par là, et de la manière dont les Allemands traitent nos prisonniers, et de l'inlassable force de résistance que les nôtres opposent aux pires traitements.

Blessé et fait prisonnier le 25 août 1914, en tentant de ramener dans nos lignes son sergent et un de ses camarades, tous deux grièvement blessés, l'auteur des pages qu'on va lire est acheminé en Allemagne par le Luxembourg, Trèves, Coblentz, Cassel, Eisenach, Gotha, jusqu'au camp d'O... D'abord logés sous des tentes, les prisonniers sont astreints à un pénible labeur : transporter d'une forêt la coupe des troncs de sapins, pousser des wagonnets chargés de pierres. Décembre arrive : les souffrances du froid s'ajoutent à celles du dénuement et de la faim. En 1915, les prisonniers sont parqués dans un nouveau camp formé de douze immenses baraques longues de plus de cent mètres, à toits plats, d'une contenance de mille hommes chacune. Ils couchent dans des bas-flancs à deux étages, véritable columba-

rium où, le soir, après le travail, ils viennent s'entasser pour la nuit. En avril-mai, X... tombe dangereusement malade, par l'effet des privations et du surmenage. Après un séjour au lazaret, et guéri tant bien que mal, grâce à sa forte constitution, il revient au camp et constate que beaucoup de ses camarades ont été expédiés dans les villages pour les travaux agricoles; d'autres dans des mines de sel d'où ils reviennent rongés de furonculose. Les Allemands ont voulu faire travailler des mécaniciens français dans des usines de guerre et se sont heurtés à un refus catégorique. Passés pour cette cause en conseil de guerre, « les réfractaires » ont été condamnés à des peines variant de six mois à un an de cellule.

Juin 1915. — Des rumeurs courent le camp annonçant des « représailles ». Depuis quelques jours les journaux d'Allemagne fulminent contre la barbarie des Français. Ils leur reprochent de ne pas amener sous le doux ciel de France les Allemands capturés au Cameroun et qui restent internés au Dahomey. Alors le peuple allemand crie vengeance. Il faut, par des représailles terribles, épouvanter nos familles qui, affolées, affoleront à son tour notre gouvernement...

Toute sorte de renseignements, d'ailleurs contradictoires, enserrent le camp d'une trame de mystère : on sent un inconnu gros de menaces. Dans les bureaux, on a vu des listes avec des signes cabalistiques devant certains noms. Le principe est de choisir ceux qui, par leur situation, par leurs parentés, peuvent faire pression sur

l'opinion française. A cet effet, les bureaux de la censure postale ont fouillé dans leurs fiches de renseignements, puisé dans nos correspondances, et fourni des noms. Les haines particulières vont avoir beau jeu.

C'est fait : les listes ont été établies, les « représaillés » sont désignés. Tout mon groupe en est, avec moi. A leur grande stupéfaction, les Allemands constatent qu'il y a des volontaires pour ce départ. Des camarades, des popotes ne veulent pas se séparer.

Alors une communication officielle nous est adressée. « Le gouvernement allemand ne peut tolérer plus longtemps les traitements infligés à ses nationaux prisonniers en Afrique. Il use de « représailles ». Comme il ne peut nous expédier outre-mer, il va nous utiliser dans des contrées malsaines et marécageuses. Travail et régime seront proportionnés au résultat à obtenir. Dès à présent, nous pouvons écrire à nos familles, à nos amis influents, afin que, pour le bien de tous, les Allemands ne soient plus internés en Afrique. Ces lettres ne compteront pas dans le nombre réglementaire : nous pourrons y exposer les mesures qui nous sont appliquées et en donner les raisons : pourvu que ce soit en termes corrects, la censure laissera tout passer. »

Le départ est fixé au dimanche 13 : nous ignorons totalement la direction que nous devons prendre. Nous hésitons entre les diverses régions de marécages marquées sur nos cartes. Aussi bien, nous avons pris notre parti de la situation; ce qui nous chagrine, c'est l'inquiétude de nos familles, lorsqu'elles sauront... Mais quoi ! Nous serons en bande, nous allons voir du pays, la mono-

tonie de cette vie de camp est rompue. Nous sommes presque gais !

LE TRAVAIL DANS LES MARAIS

Dimanche, 13 *juin.* — Nous avons été rassemblés, comptés et recomptés dans chaque compagnie. Les officiers nous ont passés en revue, curieux de nos figures. Nous mettons notre coquetterie à garder un calme parfait, nous avons le sourire. Comme nous sommes des « représaillés », les sentinelles ne nous ménagent pas les brutalités. Maintenant, les groupes s'ébranlent et de tout le camp montent les cris affectueux, les « au revoir » de tous ceux qui restent, auxquels nous répondons à notre tour : un même cri de « Vive la France ! » se répercute à travers toutes les baraques.

Nous sommes 2 000 environ. La colonne serpente sur la route qui borde le camp. Tous nos camarades sont aux grillages, et leurs cris nous accompagnent longuement. Nous traversons le camp d'instruction allemand, tout grouillant de nouvelles recrues, la plupart encore en civil avec le petit calot rond sur la tête. Comme c'est dimanche, des femmes, des enfants, tout un peuple de badauds est venu en famille assister à notre départ. Le long de la voie principale, des deux côtés, une haie compacte attend notre passage. Alors devant cette basse curiosité, ceux des nôtres qui sont en tête de la colonne se redressent tout suants sous les bagages et, d'une seule voix, entonnent le *Chant du Départ.* De proche en proche, la volonté de défi se propage : c'est comme une traînée de poudre; de toutes les poitrines, rythmant nos

pas, le chant français monte, éclatant à la face des Boches. Leurs ricanements d'insolence en sont arrêtés net : ils ne comprennent rien à notre attitude; c'est quelque chose qui les dépasse. Les sentinelles s'agitent, inquiètes. Nous chantons toujours. Alors un officier se précipite, vocifère. Non, nos chants ne font pas partie du programme. A grands cris, à coups de crosse, les sentinelles chargent dans nos rangs.

A la gare, un nouveau service de garde prend livraison de nous, et nous sommes empilés dans des wagons à bestiaux.

Quarante-huit heures de voyage. Nous voici à S... dans le H... C'est, au milieu des sables, un camp immense, entouré d'une forêt de sapins : avec ses innombrables poteaux électriques et ses hautes cheminées, on dirait une usine géante. Sur un effectif d'environ 25 000 prisonniers, c'est à peine si 4 000 à 5 000 sont présents. Car c'est ici un vaste réservoir, qui alimente de travailleurs forcés tous les marais de la région. Depuis des mois, ce régime fonctionne. On puise sans fin parmi les Français, et quand, au bout d'une certain temps, les malheureux, épuisés par le travail malsain, tout le jour dans l'eau croupissante, reviennent affaiblis, impotents, les jambes enflées, déformés par les rhumatismes ou abattus par la pneumonie, de nouvelles fournées les remplacent, jusqu'à nouvel épuisement.

Ils nous décrivent la terrible vie qu'on mène ici : des souffrances inouïes. une discipline de bagne, une nourriture misérable; l'hiver, aucune défense contre le froid, et maintenant, avec les chaleurs, ce sont les

rondes infernales de moustiques qui, dans la puanteur des vases, les harcèlent.

17 *juin*. — Nous avons laissé le chemin de fer à la lisière des marécages. Puis vingt-deux kilomètres dans les sables, courbés sous le poids de nos bagages. La colonne s'est allongée, distendue, égrenant de nombreux traînards. Malheur à qui fait mine de s'arrêter ! Une arrière-garde de sentinelles se démène, aboyant, frappant sans cesse. Celui qui tombe, ou qui, exténué, tente de se reposer, est aussitôt relevé à grands coups de crosse. Une fois, de la colonne excédée a jailli une même protestation, et d'un même mouvement nous nous sommes affalés à terre. Alors le sous-officier allemand qui conduit le détachement court dans nos rangs, hurlant en français : « Vous, mourir ici. Allemands mangés dans Africa. » Les sentinelles répètent : « Africa ! Africa ! » Les baïonnettes dans les reins, nous repartons. Depuis plus d'une heure, nous apercevons les toits de nos baraquements : on dirait qu'à mesure ils reculent devant nous.

Trois des nôtres, à bout, sont tombés sans connaissance, la tête la première, dans le marais qui borde le chemin. On les traîne comme on peut : ce sont des loques humaines.

Nous voici au camp de « représailles », ilot de sable émergeant des marais. Tout alentour, à perte de vue, l'eau, la vase, le sol élastique, spongieux, où poussent seulement quelques bruyères. A une trentaine de kilomètres, c'est la mer. Parfois nous arrivent du large de

grands coups de vent. A l'horizon, deux hangars doubles de zeppelins. Le camp a été construit récemment; des Russes qui y ont travaillé sont encore là, empilés comme du bétail derrière les fils de fer. Pauvres êtres faméliques, leurs yeux brillent de fièvre : ils vont, furetant partout, se jetant comme des loups sur les têtes de harengs, les fonds de gamelle, tous les détritus de nourriture : ils nous font comprendre que depuis longtemps la faim les martyrise.

Nous nous sommes tous mis au travail, sous-officiers et soldats. Onze heures de présence sur le terrain. Des corvées creusent des tranchées d'assèchement où, dès quelques centimètres, l'eau arrive; alors, on enfonce dans la vase jusqu'aux genoux. D'autres groupes tracent des chemins, défrichent le sol et, avec une houe, déracinent les bruyères. Tant de mètres doivent être faits, par équipes et par heures. On est maintenu au travail jusqu'à achèvement de la tâche fixée; les coups de crosse pleuvent en conséquence : c'est l'argument décisif et constant. D'autres encore remuent la vase noirâtre et l'étalent : c'est une puanteur étouffante. Et les moustiques dansent autour de nous et nous piquent sans trêve. Vers le soir, quand le soleil se couche, ils sont pris d'une sorte de furie. Chacun alors s'entortille la tête de linges, de papier...

Deux surveillants, un civil et un militaire, rivalisent de zèle. Armés de jumelles, ils arpentent le terrain, épiant les équipes de travailleurs, les sentinelles, et s'épiant aussi mutuellement, aux quatre coins du vaste marais. Ce régime de mouchardage réciproque aggrave

encore notre situation. Les sentinelles, par crainte, nous harcèlent sans arrêt, et toute nonchalance est aussitôt punie. Les heures sont atrocement lentes. Une sensation de déchéance, comme une animalisation aux mains de ces brutes hurlantes, nous envahit peu à peu, nous écrase comme une chape de plomb. Nous essayons de nous engourdir, d'aller toujours, du même geste machinal, la pensée annihilée. Mais bientôt la faim, la fatigue nous rendent conscience de notre état. Malgré soi, à chaque minute, on vérifie l'heure, chaque fois amèrement déçu par la cruelle lenteur du temps.

Un régime de famine : le plus souvent de l'*agouma*, bouillie de farine très claire, dont il faut se distendre l'estomac; une heure après, la faim est là de nouveau. Particulièrement répugnante la soupe de marrons et de vieilles poires cuites à l'eau, où surnage une croûte d'asticots. Chaque semaine, on attend avec impatience les trois seuls repas mangeables : le hareng, la soupe aux peaux et aux œufs de morue, et les pommes de terre. Mais alors la quantité diminue et les portions sont absolument insuffisantes.

Dans les baraques où nous rentrons le soir, nous sommes entassés à raison de deux cents hommes. Une seule paroi de planches disjointes, qui laisse passer la bise nocturne. Les systèmes de bas-flancs sont à trois étages — en bas, à même le plancher, puis premier et deuxième étages, où il faut grimper comme un singe le long des poutrelles branlantes. Les places sont si exiguës qu'on se trouve flanc à flanc, et le plafond est si bas qu'on ne peut même s'asseoir. Peu de fenêtres,

aucun système d'éclairage, une obscurité complète. Le sable, la vase séchée filtrent de toutes parts; on vit dans une poussière rousse et malsaine qui vous déchire la poitrine : nous toussons sans répit.

14 *juillet* 1915. — Aujourd'hui, 14 juillet, nous avions demandé à ne pas travailler. Notre demande a été purement et simplement écartée. Ce matin, pour partir au travail, chacun avait arboré une petite cocarde aux trois couleurs. Accès de fureur chez toutes nos sentinelles qui ont voulu arracher ces insignes, remplacés aussitôt que disparus. Lutte, cris et coups. Le soir, nous sommes revenus avec des brassées de bruyères et de feuillages dont nous avons enguirlandé nos bas-flancs. Puis, après le jus, dans l'obscurité, on a dit des monologues, chanté des chants patriotiques. Les sentinelles, plusieurs fois, ont fait irruption en force; chacun s'est aplati sur la paillasse. Mais vers onze heures, de toutes les baraques, nos douze cents voix ont entonné une splendide *Marseillaise*. La France était avec nous, ce soir-là, et nous étions avec elle... Toutes nos âmes, tous nos cœurs, exilés et mortifiés, se fondaient, s'unissaient en songeant à nos familles, à nos villages. Un même amour de la patrie nous embrasait, une même haine de la race maudite nous étreignait; des voix ont chuchoté longtemps dans la nuit... Ainsi s'est passé ce 14 juillet en terre allemande!

Beaucoup de vipères. Des hérons en bandes; nous en avons adopté un, blessé, qui reste maintenant près de notre baraque.

Le temps devient très mauvais : vent aigre, pluie. Une buée lourde, humide. Les moustiques tourbillonnent par myriades. On craint une épidémie de diphtérie. Plusieurs cas suspects ont été constatés. Mais ni le temps, ni la maladie ne mettent d'interruption dans le travail...

Il nous est arrivé un vieux chien de quartier prussien, mi-adjudant, mi-lieutenant, à voix tonitruante. Il exige, aux rassemblements, les commandements en allemand. Par tous les moyens, nous protestons et renâclons. Mais il sait se dissimuler derrière les baraques, il épie les groupes, et tout à coup bondit derrière nous, hurlant, son grand sabre dans les jambes, saisit l'un de nous au collet et le bourre de coups de poing; les sentinelles s'en mêlent, et, chaque soir, une dizaine d'entre nous couchent en prison.

La proximité de la mer et surtout de la frontière hollandaise, hante les esprits. Des plans d'évasion s'élaborent en secret. C'est merveille de voir quelles mystérieuse ressources nous transportons dans nos bagages, en dépit de toutes les surveillances et de toutes les fouilles. On a su se procurer cartes, boussoles, lampes; des réserves de vivres ont été constituées, que la faim a toujours respectées. Deux méthodes : évasion par chemin de fer, évasion à pied. Ceux qui parlent allemand utilisent la première. Ils s'habillent en civils : on voit alors surgir comme par enchantement des complets, des costumes de touristes qu'on a pu sauver des larges badigeonnages de peinture à l'huile, que les Allemands appliquent sur tous les vêtements non militaires que nous

recevons de France. De petites sommes d'argent en monnaie allemande ont été réservées, malgré les investigations, malgré l'échange obligatoire, à notre arrivée, de cette monnais contre du papier en forme de timbres-poste, qui n'a cours que dans le camp.

Celui qui tente la chance à pied part en paysan ou en ouvrier, avec des provisions de bouche. Il ne devra marcher que la nuit : la grande difficulté, pour atteindre la Hollande, est la traversée de la W... qui est fort large. Les départs s'effectuent des lieux de travail. Par groupes de deux, chaque semaine, six ou huit camarades s'évadent ! Hélas ! il en est qui se sont fait prendre à la frontière danoise, d'autres près de la Hollande, on dit que l'un d'eux s'est noyé, d'autres se sont embourbés, perdus dans les marécages... Aucun n'a réussi !

Nos paquets nous arrivent enfin. Les chaleurs, la pluie, les ont avariés; le pain est complètement moisi, le chocolat, les viandes aussi. Seules les conserves bien fermées sont utilisables. Quel crève-cœur de jeter tant de choses, quand la faim vous tenaille !

Les événements de Russie nous angoissent. Tous les soirs, en rentrant du travail, sur un grand tableau noir, dans le camp allemand, nous lisons la chute de quelque place forte polonaise, le nombre des prisonniers, le butin. On veut rester incrédule, soupçonnant le mensonge, et pourtant !... Hier, le bulletin annonçait la prise de quarante canons. En passant, nous ajoutons à la craie deux zéros : en voilà 4 000. Après la soupe, de l'autre côté du grillage, des groupes de sentinelles devant le tableau

commentent la merveilleuse nouvelle. Mais le soir, pour nous, contre-appel général. L'officier arrive furieux. Il réclame le coupable de ce crime de lèse-respect. Ordre de le livrer. Silence. L'Allemand ne comprend pas. Pourquoi ne pas dénoncer la brebis galeuse? C'est si simple!... Nous faisons répondre que les Français, entre eux, ne se vendent jamais. Incrédulité... Dix par compagnie, pris au hasard, seront punis très sévèrement. Pas de résultat. Nos Boches sont dans la stupéfaction, car la délation, entre eux, est chose admise et parfaitement louable...

Chute de Varsovie. Les Allemands exultent. Les Russes anéantis, dans deux mois ils écraseront la France et l'Angleterre et feront la paix à l'automne. Succès garanti, infaillible. La joie les rend communicatifs; ils se déclarent tous social-démocrates, font risette aux « camarades français », car, pour eux, tous les Français sont « socialistes », sauf quelques détestables « capitalistes ». Pour accentuer leurs protestations de bons sentiments, ils sifflotent l'air de notre *Marseillaise,* qu'ils ont adapté à un chant révolutionnaire. Après la guerre, Allemands et Français seront « camarades ». On fera une grande alliance... Ces lourdes grâces de brutes, cette hypocrite et cynique bonhomie nous lèvent le cœur.

La nuit, il arrive fréquemment que nous soyons éveillés par de violents bombardements. Quelquefois, de lourds panaches de fumée se traînent à l'horizon du côté de la mer... Une bataille navale? Qui sait? Sur ce pays plat, les ciels, maintenant, sont tragiques. Souvent, à l'horizon, se dresse tout droit un gigantesque rideau de nuages,

qui nous enserre, comme une muraille derrière nos fils de fer; ou bien une buée s'aplatit sur nous, à perte de vue, nous écrase, nous oppresse. Elle aussi, la nature fait de nous des prisonniers. La mélancolie de l'automne nous étreint, une âpre tristesse nous pénètre. Passerons-nous l'hiver ici? Il fait très froid maintenant; le travail est devenu de plus en plus douloureux; on tousse; l'infirmerie est pleine de bronchiteux, de pleurétiques, qu'on n'évacue pas et qui traînent leur fièvre...

Le ministre de l'agriculture allemand est venu visiter les travaux en grande pompe : nombreux états-majors civils et militaires. Il n'est pas content de nous, paraît-il. En visitant une baraque, il constate que coucher par terre, c'est bien bon pour des Français. Il recommande une discipline plus stricte. Alors, les sentinelles vont s'en donner !

Cette nuit, un des hommes de garde à l'extérieur de l'enceinte du camp, apercevant une lueur à la fenêtre d'une baraque, a tiré — pour éteindre la lumière, a-t-il dit. La balle a pénétré dans la baraque et atteint un dormeur, lui broyant le genou et le coude droits. Le blessé n'a été pansé que le lendemain.

6 *septembre*. — Grande nouvelle ! Nous partons tous demain pour nos camps d'origine, la France, au dire des Allemands, ayant accordé satisfaction.

RETOUR AU CAMP D'O...

10 *septembre*. — Nous sommes revenus à O... Nous arrivons chauves, glabres, comme des bagnards, nos

vêtements dégouttant encore de vase, harassés et amaigris. Les camarades que nous rejoignons nous considèrent avec pitié. Eux nous semblent bien vêtus, pareils à des civilisés... Nous réintégrons nos compagnies, nos perchoirs. Réinstallation. C'est une détente. Nous retrouvons des visages familiers, un cadre connu, où nous avons déjà vécu : nous sommes « de retour » !

Octobre et novembre. — La vie du camp a repris son cours, elle continue morne et plate. C'est toujours le même roulement de corvées qui vont aux carrières, poussent des wagonnets, cassent des cailloux.

Ce matin, nous avons trouvé, partout placardée, une image de Jeanne d'Arc sur son bûcher. Les Allemands en ont mis dans nos chambrées, dans les couloirs, dans leurs bureaux de compagnie... Encadrant l'image, un long poème filandreux en mauvais français exalte la douceur, la naïveté de Jeanne, stigmatise la perfidie et la cruauté des Anglais, et s'achève sur la compassion que provoque la pauvre France qui, aveuglément, a repoussé l'alliance avec l'Allemagne, pour mieux se livrer, elle et son territoire, à ses ennemis héréditaires ! Conclusion : l'annonce de la perte, pour nous, de Calais, ville anglaise à laquelle nous devons renoncer à jamais... Les Allemands déploient une grande activité dans cette propagande de perfidie. Des albums, des livraisons hebdomadaires de photographies soigneusement choisies, sont édités depuis le début de la guerre, commentés en onze langues. Notre camp en est abondamment pourvu. Après les protestations universelles soulevées par leurs

sanguinaires sacrilèges de Reims, d'Arras, de Louvain, de tant de villes assassinées, les Boches tentent de se laver de l'accusation de « barbarie » à l'aide de photos prises antérieurement ou truquées, d'explications équivoques, de sophismes nébuleux, ou encore en découpant dans nos communiqués telles petites phrases : « Action de notre artillerie contre la position de X... », ou « Nos 75 ont bombardé Z... ». Ils forgent ainsi des preuves mensongères et les donnent comme légende à des photos de villes et de villages, sauvagement anéantis dans leur avance de 1914 ou broyés par les batailles qui ont suivi.

Mais leur plus répugnante manœuvre de faussaires est la création de la *Gazette des Ardennes*, éditée à Charleville, à l'usage des populations des pays envahis. Or, nous avons flairé le piège : ils ne nous y prendront pas. Ce n'est pas leur infâme *Gazette* qui nous donnera le cafard. Notre moral tiendra bon. En Belgique, il paraît un journal similaire : *Le Petit Bruxellois*, et un autre, en Pologne occupée, publié en polonais et en russe. Le camp est littéralement submergé de ces odieuses feuilles.

Janvier 1916. — L'effectif encore présent au camp est à peu près de un sur trois. Les deux tiers sont donc aux bagnes !... Le travail aux cultures est considéré comme un privilège relatif. Mais les mines de sel ou de charbon, les usines et les grands chantiers de travaux publics sont des enfers; aussi les malheureux qui y sont condamnés tentent-ils, par tous les moyens, d'échapper

à leur horrible sort : maladies simulées, plaies maquillées, refus de travail — ou évasion. Le nombre des réfractaires augmente dans de telles proportions, que, les prisons ne suffisant plus, on crée pour eux une « compagnie de discipline » bientôt au complet. C'est là qu'on puise maintenant pour fournir de travailleurs les plus redoutables des kommandos — ceux des mines. Enfermés dans les bâtiments qui entourent le puits, les condamnés aux mines n'en sortent jamais. Sous une surveillance continuelle, ils travaillent par équipes en compagnie de civils. Ces derniers sont impitoyables, touchant une prime sur le rendement de leurs prisonniers. Tous sont armés de courtes matraques de caoutchouc durci. Pour toute résistance ou défaillance signalée, le malheureux est séparé de ses compagnons, coincé dans une galerie par trois ou quatre Boches et à moitié assommé Les cas de rébellions collectives, nombreux au début, ont été durement réprimés, à coups de révolver tirés dans le tas. Il arrive bien qu'une de ces brutes soit surprise un beau jour et reçoive un mauvais coup, mais c'est rare et cela coûte cher. Il y a équipe de jour et de nuit, avec dix heures de présence au fond. Le travail consiste à faire sauter les quartiers de minerai à la dynamite. Les accidents sont fréquents, car les Allemands ne prennent aucune précaution. Qu'importe ! les manquants sont vite remplacés. Puis il faut charger à bras les berlines, en nombre déterminé et toujours croissant : labeur excédant pour des hommes affaiblis par le manque de nourriture. Dans les mines de sel, à 1 200, 1 800 mètres, la chaleur est effrayante; les hommes sont nus,

sous les ventilateurs glacés; ils sont inondés d'eau, enduits de croûtes de sel et de salpêtre qui leur rongent la peau. Couverts de plaies, ils n'ont plus que la force, en remontant, de se laver, manger et tomber sur leur paillasse comme de pauvres bêtes, assommées par un sommeil écrasant... que la sirène interrompra brutalement pour les rejeter dans le trou infernal.

On nous annonce que demain soir, dans la tente qui tient lieu de chapelle, nous pourrons nous réunir pour entendre une conférence qu'un neutre, paraît-il, fera à notre intention. Il va ainsi de camp en camp dans une pensée philanthropique. Nous nous y rendons, pour voir. Au premier rang, trônent les autorités allemandes. Disséminés dans la salle, à l'affût dans les coins, des employés de la censure postale. Ceux-là ne perdront rien de ce qui se dira autour d'eux. Voici l'orateur; dès ses premiers mots, nous sommes fixés; son français tudesque nous écorche les oreilles. Il se lance dans une étude comparative du tempérament des différents peuples engagés dans la grande guerre. Les races slaves et latines sont assez malmenées; les Anglo-saxons sérieusement dépréciés; par un habile contraste, les Français, légèrement critiqués, se voient décerner des louanges et, surtout, il leur est prédit les plus brillantes destinées, s'ils savent plier leur esprit, naturellement léger et insoumis, à une discipline rigoureuse et raisonnée. D'où vient en effet la puissance invincible des Empires centraux, et particulièrement de la grande Allemagne, de ces Germains, race prédestinée et élue entre toutes, si ce n'est de la force volontaire et inflexible? Nous y voilà ! Ce

soi-disant neutre, ce pur Boche, n'y va pas par quatre chemins : la malice est subtile !... Soudain, une bordée de sifflets stridents lui coupe la parole. Les officiers, debout, hurlent des ordres. Les quelques Allemands qui tentent de barrer la porte sont débordés : les nôtres sont déjà dehors, et ce sont des huées sans fin. Des sentinelles font irruption, baïonnette au canon ou sabre au clair ; mais alors, nous nous envolons par les fenêtres... Une dizaine des nôtres seulement sont encerclés... et doivent subir la conférence jusqu'au bout. Cependant, l'orateur ne s'est pas ému, pour si peu — il doit être habitué à ce genre d'ovations — et il continue de réciter son discours à la gloire de la plus grande Allemagne. Que lui importe ! Il est payé, il fait sa besogne...

Punition générale à tout le camp, pour avoir fait preuve de mauvais esprit.

Février. — Beaucoup de malades. La plupart reviennent des kommandos, et c'est pour mourir. Il y a force accidents du travail, bras et jambes cassés ou broyés — même aux corvées du camp, aux wagonnets où des blessés, un membre estropié, sont employés. Aux malheureux, ainsi estropiés, l'officier enquêteur démontre qu'ils sont victimes de leur seule imprudence, et il leur refuse le certificat d'accident...

Trois cents prisonniers civils viennent d'arriver : ce sont des Français des régions du Nord. Ils crèvent de faim. Isolés dans de doubles enceintes de fil de fer, nous avons toutes les peines du monde à les ravitailler. L'autorité voudrait trouver parmi eux des volontaires pour les

divers travaux. Ils refusent : on les trimballe de camps en camps, espérant que la faim et les vexations les feront réfléchir. Trois vieillards, maigres comme des squelettes, viennent de mourir. Il en est ainsi à chaque déplacement. Il y a des gamins de dix, douze ans, grelottants de froid, pitoyables dans de vieux vêtements, autrefois jaquettes ou vestons...

Une inquiétude nous prend. Les journaux allemands, depuis quelques jours, sont tout ronflants et joyeux d'une formidable attaque dirigée sur Verdun. Ils n'ont aucun doute sur l'issue de leur offensive : la chute de la place leur livrant la route de Paris, ce sera la victoire, la paix dans deux mois. De longs articles démontrent que Verdun est l'enjeu suprême et décisif. La bataille décidera du sort de la guerre, du sort des peuples.

Samedi 26 février. — Quelle triste semaine nous passons, le cœur serré ! Nous vivons tous dans la même angoisse, le drame épique où la France peut sombrer. Douaumont est tombé. Vaux serait pris aussi...

Mars. — Patatras ! Sans crier gare, les listes noires ont fonctionné : 300 des nôtres, désignés sur l'heure, partent demain soir pour destination inconnue. « Représailles. » Encore !... Le bruit court qu'il s'agit d'une mesure disciplinaire. Ceux qui sont frappés auraient écrit ou reçu des lettres dont le texte photographié et envoyé à Berlin aurait été mal vu : d'où ordre de sévir. Ils portent cousue au bras une grande étiquette à lettres noires F. R. K. On cherche vainement à interpréter ces mysté-

rieuses initiales. Ils seraient dirigés sur M.., grand centre de mines de charbon qui manque d'ouvriers. Les pauvres diables partent à la tombée de la nuit après distribution d'un complet neuf de prisonnier : pantalon et veste noirs, à larges bandes de toile jaune, petit calot rond et une paire de sabots. Quelle misère !

Une commission de médecins est arrivée. Tous, nous passons cette visite médicale, qui ressemble absolument à un conseil de révision ultra-rapide. Chacun de nous est classé sous un numéro : 1 ou 3. Que signifie cela? Les Allemands restent muets.

Travail. Travail. Kommandos ! C'est une obsession. Les départs ont repris, sans arrêt, et en corrélation, semble-t-il, avec les numéros que les médecins allemands nous ont attribués. C'est donc l'organisation générale et méthodique du travail de tous les prisonniers. Les numéros 1 partent pour les mines, les numéros 3 aux cultures et autres besognes.

Tous les jours, ceux qui sont désignés pour la culture sont rassemblés sur la route, hors du camp, avec tous leurs bagages, puis les employeurs arrivent : généralement de vieux paysans avec leurs filles, ou des fermières dont l'homme est aux armées, et qui viennent chercher des bras.

Les groupes pour mines ou usines s'en vont, encadrés de sentinelles : c'est le « Marché aux esclaves ».

Avril. — Les listes, les fameuses listes, fonctionnent à nouveau. Sous-officiers et professions libérales sont

versés à la compagnie de discipline. Tous les matins, rassemblements interminables. Arrivée de l'officier accompagné de ses scribes, porteurs des listes de proscriptions ! On appelle des noms par série, on forme des groupes, n° 1, n° 2, n° 2 *bis*, etc. Chacun a pris son parti de la situation : « représaillé » pour « représaillé », il n'est que de faire bonne contenance.

Ce matin, au réveil, la baraque était cernée par les sentinelles. Cette fois, les « représaillés » sont désignés définitivement. La plupart d'entre nous étaient aux marais l'an dernier : on se retrouve entre camarades. Nous sommes 500. Discours d'usage souligné de nos murmures : « Le gouvernement allemand ne peut pas souffrir plus longtemps les traitements indignes infligés à ses nationaux prisonniers, particulièrement aux « intellectuels » qui sont envoyés au Maroc, travaillent comme des forçats et souffrent les pires tortures. A la barbarie, les Allemands regrettent d'être obligés de répondre par la barbarie, bien qu'ils aient tout fait jusqu'ici pour l'éviter. Mais le gouvernement français, gouvernement républicain, proclame l'égalité de tous les simples soldats devant le travail, et refuse de favoriser le sort des « intellectuels ». Prenez-vous en donc de ce qui vous arrive à vos « principes » démocratiques. Les traitements que vous allez subir vous donneront à réfléchir. Le travail sera tel que le soir vous serez épuisés. Mais vous pourrez écrire cela en toute liberté, et dès maintenant, à vos familles, à vos députés surtout... Les « représailles » cesseront si nous obtenons ce que nous voulons. Nous ne savons pas où vous allez; mais abandonnez tous vos

bagages inutiles. Vous devez être peu chargés : on ne tolère que 15 kilogrammes. »

Nous avons, nous aussi, notre grande étiquette blanche, F. R. K., à coudre sur la veste et le manteau, comme nos camardes déjà partis en mars, dont on est toujours sans nouvelles. Nous allons peut-être les rejoindre. Où cela? probablement en Russie. Les Allemands distribuent des vêtements : chacun doit posséder une paire de souliers et de bottes en bon état, manteau, pantalon et veste, pas de couvertures. Ça sent le grand voyage.

DANS UNE FORÊT DE RUSSIE

18 *avril.* — Nous sommes rassemblés depuis la soupe du matin, sac au dos. Ils n'en finissent pas de nous compter, de nous aligner, de nous recompter.

Nous croisons plusieurs officiers, qui se plaisent à nous dire : « Ce n'est pas drôle où vous allez. » Narquois, un autre ajoute : « Bon courage ! » A quoi nous ripostons en chœur : « Vous aussi ! » Quelques-uns nous saluent, pour un peu marqueraient des regrets, par un « C'est la guerre !... » souligné d'un sourire hypocrite.

Dans les rues de la petite ville il commence à pleuvoir. A la gare tout l'état-major du camp est présent : les faces compassées ont de furtifs éclairs de joie à reconnaître tels ou tels d'entre nous. Des haines instinctives d'homme à homme se trouvent ainsi assouvies. Tranquillement, résignés à tout, nous nous entassons dans nos wagons à bestiaux. On part. Il est cinq heures du soir. Nous ne reviendrons jamais plus ici...

Depuis vingt-quatre heures, nous roulons, cadenassés. Sommes passés à Leipzig. Ignorance absolue de notre destination.

Seconde nuit. Au petit jour, nous entrons en Prusse : Posen.

Au matin du troisième jour, arrivée à la gare frontière russe. Tout est bouleversé, anéanti : des ruines calcinées, noircies par les flammes. Mais les Allemands ont reconstruit, en bois, et des équipes de prisonniers russes travaillent encore aux voies.

Le pays à travers lequel nous roulons est affreusement ravagé. Çà et là apparaissent des fantômes de villages, quelques maisons russes en troncs de sapins assemblés. Les Allemands ont exécuté des travaux énormes, sur la ligne de chemin de fer. Les ponts sautés sont construits en fer, en bois, élargis, les voies décomblées, des lignes nouvelles créées. Et il leur a fallu adapter la voie russe existant à l'écartement de la voie allemande.

Maintenant, assez souvent, perpendiculairement à la voie, des morceaux de tranchées s'amorcent, le réseau de fils de fer subsiste encore; parfois aussi on se rend compte qu'il a été retourné par les Allemands et terriblement renforcé. L'aspect du terrain dénote les phases de la retraite russe, résistant et attaquant tour à tour, ne cédant la voie ferrée que peu à peu. La cavalerie, surtout, a dû combattre par ici. Le sol est jalonné de tombes.

La région devient très accidentée; des tranchées, des tombes, de grands trous d'obus, pleins d'eau. La ligne traverse successivement plusieurs cirques de falaises, qui

tombent à pic du côté de la Prusse; des rafales d'obus les ont écorchées, ont produit de nombreux éclatements. Sur le versant russe les pentes gazonnées sont ravinées de tranchées et d'abris souterrains. Nous roulons, nous roulons. Un large fleuve. Puis nous avons devant nous une ville qui nous donne l'impression d'être immense : de belles maisons de pierre, des monuments, des palais dorés, des coupoles byzantines, des églises russes brillant dans le soleil : c'est Kowno. Le fleuve est le Niémen où circulent de petits bateaux. Des corvées allemandes s'affairent sur les quais. Nous songeons aux mauvais bruits qui ont couru au camp : Kowno, la grande citadelle rendue en trois jours.

La quatrième nuit arrive. Nous avons laissé la grande ligne. Maintenant, sur voie unique, depuis des heures, nous roulons dans le steppe. De grandes plaques de neige traînent encore au creux des bas-fonds. Des deux côtés, à perte de vue, la plaine marécageuse couverte de broussailles : de temps en temps, surgissent des îlots avec des boqueteaux de tristes arbres. Quelques fermes s'isolent, perdues : murs de bois, toits de bois; tout, le ciel, la terre est de couleur grisâtre, d'aspect lamentable. La forêt, parfois, pendant des heures, nous enserre, grands sapins noirs, aux branches pendantes couvertes de lichens qui baignent dans une eau verdâtre. Et régulièrement, à gauche, une petite maison russe de garde-voie, toujours pareille, dresse ses murs de bois incendiés.

Notre fatigue est extrême, depuis quatre nuits et trois jours que nous roulons sans arrêt, tellement serrés que

nous ne pouvons nous coucher. Debout, assis, impossible de délasser nos membres engourdis.

Avec le jour, le pays a changé. Nous avons déjà passé plusieurs agglomérations militaires créées de toutes pièces, au bord du chemin de fer. Quais immenses, vastes baraquements, multitudes de soldats. Des amoncellements de matériel, puis des parcs à munitions, enfouis sous terre, dont les portes d'accès, cachées par un tumulus, sont dissimulées sous des branchages. Partout une activité fébrile : on décharge, on entasse, on construit; des convois de fourgons disparaissent au loin dans la poussière. Des scieries qui ronflent, au bord de la forêt, débitent les hauts sapins fauchés par milliers. De longues théories de prisonniers russes, déguenillés, sont là qui travaillent, ils nous saluent de la main. Voilà donc quelle sera notre vie !

Il y a exactement quatre-vingt-seize heures que nous roulons. Des maisons, une grande gare militaire. De la troupe, des entrepôts, encore des entassements de toute sorte. Parcs d'artillerie, de génie...

Nous descendons, dans les hurlements et les bourrades des sentinelles qui, à coups de crosse, sous l'œil des officiers, vident les wagons, aux gros rires des brutes qui assistent à notre arrivée. Ça commence bien.

De nouvelles sentinelles, en casque recouvert du manchon gris, tenue de campagne, zone des armées, nous encadrent de près. Sur un cheval blanc du pays, courtaud et gonflé, un grand diable de *Feldwebel leutnant* laisse pendre ses jambes. C'est le presque officier qui, désormais, nous commandera. Raide en selle, il n'ose

pas remuer sur son cheval, et le garde toujours au pas. Mais parfois de grands frissons semblent lui zébrer le dos, lui secouent les épaules. La face jaune et blafarde est parfaitement plate et carrée; on n'y voit, rasée à la largeur du nez, qu'une moustache noire, coupée court, et. sous des arcades sans sourcils, deux gros yeux ronds, énormes, qui roulent désordonnés, en tous sens, puis tout à coup se fixent et regardent dans le vide. Mais il a vu ce qu'il voulait voir; il s'agite et hurle des ordres d'une voix saccadée qui s'étrangle dans la gorge: les sentinelles s'effarent, les coups de crosse pleuvent. Une brute à l'air de fou. Désormais, pour nous, il sera : l'Hystérique.

Marche interminable, pour traverser la ville de R..., entièrement construite des deux côtés de la route boueuse. Nous pataugeons dans de véritables cloaques, et, à la nuit tombante, nous arrivons devant un baraquement en planches. C'est là que nous allons être parqués. Nous devons laisser nos sacs et bagages dehors, puis la porte s'ouvre et, comme un troupeau, nous sommes poussés à l'intérieur. Pas de fenêtres, pas de lumières. On se sent enfoncer dans le fumier, c'est une infection. Défense absolue de sortir; les sentinelles ont ordre de tirer. Nous sommes cinq entassés les uns sur les autres, essayant de nous accroupir sur les talons, tellement brisés de fatigue que nous n'avons plus qu'une pensée : dormir..

23 *avril* 1916, *Pâques.* — Au petit jour, des aboiements frénétiques nous tirent de notre torpeur : ils

partent d'un caporal boche, que nous apercevons dans l'encadrement de la porte. Petit et maigrelet, la figure travaillée de tics nerveux, les yeux luisants, la barbiche noire en pointe, on dirait un diablotin exaspéré. Derrière lui, un lourd colosse, les mains aux genoux, se dandine comme un chimpanzé, la face barrée d'un long nez rouge, derrière lequel s'embusquent deux petits yeux bridés. Lui aussi est caporal; lui aussi aboie contre nous; les sentinelles font le cercle : ce réveil n'est pas engageant. Ordre de sortir en vitesse. Le maudit diablotin se met en devoir de distribuer à droite et à gauche des coups de bottes dans les jambes de ceux qui se trouvent près de la porte. Des cris s'élèvent parmi nous. Les Boches ont dégaîné, les sentinelles mettent baïonnette au canon : il est sage de faire vite. On nous compte; on nous forme en corvées de nettoyage, corvées de bois, etc.

Nous partons pour la forêt.

De la neige fondue, des nappes d'eau partout. Des sapins de quatre à cinq mètres ont été abattus. Nous voulons les emporter par corvées de deux. Algarade. Chacun doit se charger d'un tronc d'arbre. C'est terriblement lourd à l'épaule... L'Hystérique arrive. Rassemblement. Nous lui présentons une réclamation, au sujet des coups de ce matin. La voix étranglée de colère, il dicte les ordres à l'interprète : « Qu'est-ce que c'est? Nous osons réclamer! Pensons-nous être les maîtres ici? Que nous sachions bien, une fois pour toutes, que nous sommes dans la zone des armées, régis par la loi martiale allemande. Aucune réclamation n'est

acceptée. D'ailleurs, tout ce que fait un soldat, un gradé allemand, est bien fait, sans réclamation possible. Des ordres spéciaux nous concernent, de la dernière sévérité, et lui, officier commandant, se charge de les appliquer à la lettre. Nous devons obéir de la façon la plus absolue à tous les ordres de tous les Allemands sans murmurer. Il y aura, par cinq prisonniers, une sentinelle pour la surveillance : toute tentative d'insubordination sera réprimée par tous les moyens, et sans pitié. La discipline, il s'en charge, il connaît ça : nous ne serons pas les premiers Français qu'il matera ! Pour le travail, nous sommes à la disposition du génie, qui usera de nous à son gré. Le départ pour le travail se fera chaque matin à cinq heures, après le jus. A midi, une heure de repos, et la soupe sur place. Le soir, on quittera le chantier à six heures. Interdiction de fumer, de rire, de chanter, de jouer aux cartes, de lire, sous peine de punition sévère. Aucun rapport avec la population ne sera toléré. Défense de nous raser et de nous laver : *il est bon que nous ayons des poux !* »

Ces paroles atroces font monter en nous un flot de dégoût et de haine. Mais il faut se cuirasser de patience. Pour ces brutes, nous ne sommes plus des hommes, mais des êtres indéterminés, des « représaillés » envers qui tout est permis...

Au loin, une grande église que nous apercevons dans son revêtement de briques roses, nous envoie quelques volées de cloches qui nous arrivent assourdies, comme pour ne pas réveiller trop brusquement tant de souvenirs assoupis en nous. Il y a là-bas des chrétiens, qui

prient : nous sommes sur les confins de la Lithuanie et de la Pologne, pays catholique. Que de soupirs et que de larmes ! Nous ne voulons pas nous abandonner à la tristesse, mais tout de même, c'est Pâques aujourd'hui...

Au travail. — Pendant toute la journée, pendant douze heures pleines, nous avons transporté de la forêt à la gare d'énormes troncs de sapins : trois voyages le matin, quatre le soir. Ces arbres mesurent de 12 à 15 mètres de long et pèsent de 600 à 800 kilos. A huit hommes seulement par arbre, c'est un labeur écrasant; il faut marcher trois ou quatre kilomètres dans les prés et les marécages. A de certains moments, on se sent vraiment effondré sous le poids. A la moindre défaillance, les coups de crosse. A la gare, ces arbres servent à faire des plans inclinés, de grands quais pour le débarquement de l'artillerie. Une équipe de soldats russes est occupée à décharger des obus, qui demain éclateront sur leurs propres tranchées ! Un train complet, chargé de rails à voies étroites pour chemin de fer de campagne, vient d'arriver. On garde la moitié des nôtres cette nuit pour le déchargement.

Le soir, en faisant route pour rentrer au camp, nous décidons de refuser demain le travail. Construire des quais militaires, décharger des rails, c'est travailler pour la guerre. Après-demain, ils nous feront décharger des obus, creuser des tranchées, comme les Russes; ils n'ont pas le droit : ne nous laissons pas faire !

Donc, ce matin, aussitôt arrivés à la forêt, refus de travail. Stupeur boche et coups de crosse. Immobiles,

les dents serrées, nous opposons le même refus catégorique. Toute décontenancées, les brutes palabrent, et l'une d'elles s'en va là-bas rendre compte. Un jeune médecin allemand, à la figure poupine, et une infirmière qui batifolent sur la route, viennent s'informer de nous, puis, l'un contre l'autre, s'installent pour voir ce qui va se passer...

Cependant apparaît au loin le cheval blanc de l'Hystérique. Le voilà, les yeux ronds, hagards, le corps secoué de spasmes. Littéralement il écume, la bave aux lèvres : « Pourquoi ne travaillez-vous pas? Sentinelles, pourquoi ne faites-vous pas travailler ces « maudits chiens? » Abattez-les, comme de « maudits cochons ! » Ordre de tirer. La rébellion punie de mort. » Déjà sonnent sur les échines de grands coups de crosse. Les interprètes tentent d'expliquer nos raisons : « Ah ! Ah ! ils sont comiques ! Raisonner? Non, non : travailler ! Tout de suite ! Tout le temps jusqu'à crever ! Trois, prenez-en trois, ceux-là, ces « crapules ». Vous ferez un exemple. » Il désigne au hasard trois de nos camarades, qui sont liés à un arbre comme à un pilori. Poussant son cheval au milieu de nous, il nous cingle à grands coups de cravache. Les sentinelles manœuvrent la culasse de leurs fusils. D'autres nous chargent, tenant leur fusil par le canon, comme une massue. Plusieurs des nôtres sont tombés, étourdis... Que faire? Nous avons la sensation de notre impuissance absolue. Et c'est le plus douloureux. Impossible de lutter, désarmés. Désormais une seule ressource : opposer à la force brutale la force d'inertie...

Quand nous ressortons de la forêt, pliés sous les sapins, la rage au cœur, l'Hystérique, le jeune médecin et l'infirmière nous suivent quelque temps du regard et plaisantent à nos dépens; puis on entend de grands rires de femme chatouillée qui s'éloignent sous bois.

A la gare, la corvée de rails a été, comme nous, contrainte au travail par les coups. Même spectacle d'enfer : cris, insultes, menaces. Nous travaillerons jusqu'à la nuit, sans manger.

Depuis une semaine, nous allons travailler, à une douzaine de kilomètres de notre baraquement, sur une route, véritable fondrière qui chemine dans la plaine sablonneuse et marécageuse. Sans arrêt, d'un bois voisin, nous transportons des fascines de branches de sapins, des troncs d'arbres; puis, dans la boue jusqu'à mi-jambes, nous les entassons dans le cloaque qui les engloutit. Le soir nous sommes fourbus, les jointures enflées et douloureuses.

Nous essayons de nous adapter à la situation. La révolte ouverte, la rébellion collective sont impossibles. Aussi avons-nous pris le parti de ne plus nous étonner de rien. Dès le réveil, le jus avalé, nous savons trouver, au rassemblement, le sang-froid, l'insensibilité, l'espèce d'engourdissement qui, de la journée, ne nous quittera pas, nous préservera, nous isolera de leurs cris, de leurs violences : et nous resterons devant eux des êtres vivants d'apparence passive, mais l'esprit tendu vers un seul but : résister, les lasser, les décourager. Aussi, comme il leur faut veiller à l'exécution du travail ! Les yeux constamment fixés sur eux, nous suspendons tous mouve-

ments, dès qu'ils tournent la tête ou s'éloignent, pour nous y remettre lentement, dès que leurs regards retombent sur nous.

Le soir, au retour, il fait complètement noir, et nous nous affalons, aussitôt le jus pris. Nous couchons sur les planches, sans couvertures. Tout ce qui pourrait ressembler à une paillasse, à un « sac à viande », à un oreiller, nous a été enlevé. Jamais plus nous ne nous déshabillons, et nous n'avons que notre capote ou un manteau pour nous couvrir. Il fait encore atrocement froid la nuit. Et lorsqu'il a plu, tout mouillés, nous nous endormons, anéantis de fatigue, pour nous réveiller, quelques heures après, mordus par le froid, les pieds gelés, le ventre vide.

Nous commençons à être terriblement crasseux, car il nous est impossible de nous laver : pas d'eau. Quand nous rentrons le soir, on ne permet à une corvée d'aller en chercher à une mare voisine que la valeur d'un tonneau. A peine une centaine d'entre nous peuvent-ils y trouver un litre d'eau boueuse. Puis, en se vidant, la mare a laissé au sec deux charognes de chevaux qui y pourrissent. Il en est de même en plusieurs endroits, autour de notre baraquement. C'est une pestilence dont il faut reprendre l'habitude à chaque retour...

Pendant des kilomètres, depuis la gare, vers S..., nous avons déchargé et mis bout à bout des centaines, des milliers de tronçons de rails du chemin de fer à voie étroite qui longera la route. Des équipes du génie les assemblent. Les Allemands prétendent que ce chemin de fer est destiné au ravitaillement des populations

civiles. Mais ce sont des travaux de campagne. Quoi que nous fassions ici, tout est utilisé pour la guerre.

Nous travaillons à présent à extraire du sable pour le ballast de cette voie ferrée. La carrière a été ouverte au milieu de la ville sur une place bordée de maisons de bois. Ce n'est qu'à deux kilomètres de notre baraquement. Aussi travaillons-nous quatre heures de plus par jour. Chaque matin, une fois comptés, les sentinelles nous encadrent et nous répartissent en groupes. Ceux-ci prendront les brouettes, ceux-là les pelles et les pioches. Le plus grand nombre est aux brouettes; pour ceux-là le pire supplice : ces atroces instruments sont tout en fer, fabriqués à l'emporte-pièce, mal assemblés, des bouts de fer dépassant de partout, coupant et d'un maniement dangereux. Tout le jour il faudra avoir au bout des bras cette lourde chose, mal agencée et grinçante.

Et on part... En avant toute la cohorte des brouettes qui raclent et ferraillent sur les pavés. Puis, les hommes-pelles, les hommes-pioches. Et il faut aller par rangs de quatre, bien alignés, en dépit des mares d'eau, des fondrières de boue, dans lesquelles les brouettes s'enlizent et où l'on patauge : car on croise des « officiers ». Alors les sentinelles crient : « *Achtung* », se raidissent, et tous nous devons tourner la tête.

Nous nous engloutissons dans la carrière. Les brouetteurs se forment en longues théories ininterrompues, et aussitôt la ronde infernale commence : du trou où l'on décharge à la route où l'on vide, puis retour au point de départ. Et tout le jour il en sera ainsi. Le moindre

arrêt, le moindre ralentissement est impossible : la crosse intervient aussitôt.

Peter, Saxon d'origine, caporal, grande brute simiesque, surveille le travail. Une canne de bambou lacée au poing par une lanière, à grandes enjambées, il parcourt sans cesse le chantier, braillant injures sur injures, hurlant, d'une voix rageuse : « Pelletez ! Piochez ! Schweinhunt ! (Chiens de cochons !) » A-t-il aperçu quelques-uns d'entre-nous en train de causer, il fonce dessus, la trique haute. Au fond du trou il se démène comme un enragé. La façon dont nous manions pelles et pioches nous vaut son particulier mépris. Parfois, il nous arrache l'outil des mains et nous donne une leçon, à toute volée : comme un forcené, pendant deux minutes, il travaille ! « Voilà, voilà, comment fait un Allemand ! Et vous, cochons de Français, pensez-vous travailler comme des demoiselles ? » Sa face empestée d'alcool nous pue au nez, le bâton s'agite... Ah ! rester calmes, rester calmes !...

Le chargement d'une brouette est devenu un art. Quelques pelletées étalées à la surface doivent donner l'illusion d'un gros tas; même ainsi, c'est déjà un supplice que de la rouler des centaines et des centaines de fois au cours d'une journée. Mais Peter a découvert la ruse : du bout de son bâton, fouillant le sable, il a vite rencontré le fond de la brouette, et, après de grands cris, demi-tour à la carrière; lui-même charge, tant qu'il peut, par-dessus bord. Avec ce poids on ne ferait pas deux voyages, au degré d'affaiblissement où nous sommes. Et ce sont des « *Los, los!* Allez, allez ! ».

Si un malheureux laisse verser son chargement, la trique. Aucune conversation n'est tolérée : des cinq cents que nous sommes là, on n'entend que le souffle dans le crissement du sable sur les outils, et le grincement perpétuel des brouettes qui geignent en cadence, sans arrêt. Il flotte sur cette scène une atmosphère de lourde détresse que la voix de Peter et de ses sentinelles rend de plus en plus irritante...

Parfois, du lointain, nous arrive une lente et douce mélopée; puis des voix mâles de basses ponctuent les répliques. Un cortège apparaît : sur la petite voiture russe, un cercueil sous de grands arceaux de feuillage et de fleurs noués de longs rubans qui flottent au vent. Assises contre le cercueil, une ou deux femmes pleurent sous leur fichu noir. Devant, marchent des jeunes filles en fichu blanc, qui chantent; puis, les hommes, au visage qu'encadrent de longs cheveux. D'autres suivent la voiture... Nous saluons toujours d'un geste de compassion ces pauvres morts qui s'en vont dans la solitude de leurs campagnes dévastées : les Allemands s'étonnent; mais les affligés comprennent, d'un regard nous remercient.

Nous ne nous habituons pas à la faim. Notre misère physique s'aggrave. A midi, la cuisine roulante, « le goulache canon », nous est chaque fois une déception : depuis plusieurs jours, c'est toujours de la « flotte ». Deux fois par semaine, notre ordinaire reçoit d'infâmes quartiers de cheval, dont la puanteur, toute la nuit, nous poursuivra dans notre sommeil. Le lendemain cependant, après qu'elle a bouilli dans la soupe, avec beaucoup de volonté, nous nous imposons de manger cette chose

innommable, de couleurs étranges, mordorée, verdâtre, bleue, avec des rouges inquiétants. On coupe en tout petits morceaux, afin de pouvoir avaler vite, sans mâcher, tant le goût et l'odeur sont écœurants. Mais nous ne voulons rien perdre, qui puisse nous remplir le ventre et calmer un peu notre faim.

Jamais on ne nettoie sa gamelle, afin que, dans le jus du soir, les parois nous restituent les bribes de nourriture et de graisse qui y restent collées. Et nos imaginations se complaisent dans l'évocation de plats fins, de ces savoureuses cuisines de France ! Depuis que nous ne touchons plus d'épluchures de pommes de terre, la ration de 300 grammes de pain a été portée à 400 grammes; mais il est souvent moisi. Et ce pain, que l'on touche au rassemblement du soir, par minces lamelles, tout en est aussitôt dévoré.

Mai et juin. — Au début de mai, brusquement, il a fait terriblement froid; pendant trois jours, il a neigé. Nous avons souffert atrocement dans cette carrière où tous les vents se précipitent, tourbillonnants, nous collant la neige sur la face, dans le cou.

Aussi brusquement, le froid a cessé; aussitôt la grosse chaleur est venue sans transition. Tout verdit d'un jour à l'autre et, avec une vitesse stupéfiante, les blés sortent de terre et grandissent. Le long des chemins, des lilas fleurissent : ils jettent un parfum violent et se fanent dans les vingt-quatre heures. Cette nature qui se hâte de vivre, de s'épanouir avec une sorte de frénésie, spectacle étrange de volupté et de tristesse !

Toutes les routes de ce pays, après la fonte des neiges et les pluies, sont de véritables rubans de boue profonde. Sur l'une d'elles, fort loin de notre baraquement, nous recommençons à empiler les fascines et à curer les fossés. A certaines heures il passe d'interminables convois de ravitaillement dans les deux sens, roulant presque toujours dans les champs en bordure. Les attelages de deux et quatre chevaux sont minables : les bêtes ont perdu tous leurs poils, d'énormes plaies sanguinolentes zèbrent leur maigre carcasse; ils sont galeux, suintants, et laissent un sillage de puanteur. Si l'un d'eux tombe, on arrache les traits, et c'est fini. Ainsi en usent-ils avec nous. Jusqu'à épuisement de la bête, ils nous feront travailler. Mais attention : nous ne voulons pas tomber, nous ne voulons pas crever !

Nos camarades du baraquement voisin viennent travailler aussi sur cette route. Comme nous, ils sont cinq cents. Deux ecclésiastiques — l'un d'eux est un vieillard, la soutane en loques relevée à mi-jambes — poussent des brouettes. La plupart des autres sont des civils du Nord de la France envahie : à côté de très vieilles gens on y voit de très jeunes hommes de seize à dix-huit ans et de tout nouveaux prisonniers dont plusieurs sont croix de guerre. Nous avons pu en passant échanger quelques mots. Ils ont quitté leurs différents camps d'Allemagne vers février, lors du premier départ des nôtres. Ils ont travaillé longtemps aux environs de Mitau à des chemin de fer. Puis ils sont venus à pied jusqu'ici, soit près de 200 kilomètres, à la fonte des neiges, par étapes de 30 et 40 kilomètres. On leur a confisqué là-

bas tous leurs bagages. Ils n'ont absolument rien, que ce qu'ils portent sur le dos : c'est le dernier mot du dénuement. Comme nous, ils ont là-bas refusé de travailler, sans succès; comme nous, ils crèvent de faim et sont couverts de poux; comme nous, ils ont en haine leurs bourreaux. Nous faisons partie du même kommando, mais notre numéro de compagnie dans le kommando est différent. Ils nous apprennent qu'à Schaulen, près Mitau, se trouve le centre du kommando. On compte cinq compagnies de 500 hommes par kommando : soit 2 000 hommes. Ils sont certains de l'existence de huit kommandos semblables, et des sentinelles nous ont dit qu'il en existait huit répartis sur le front russe. Ainsi nous sommes 20 000 Français, pour qui cet affreux régime a été inventé ! Nous sommes 20 000 hommes employés depuis février, avril ou mai à construire des chemins de fer ! Voilà donc la vérité. La belle saison venant, il leur fallait des bras, des milliers de bras pour établir des kilomètres et des kilomètres de routes et de voies ferrées. Pour cela, nul besoin de spécialistes : tout le monde est bon pour manier une pelle ou une brouette. Et c'est si simple de décréter « Mesures disciplinaires », « Représailles ! » Et alors, travail ! travail ! S'il en est dont la santé s'effondre, si, dans quelques mois, vidés, claqués comme les chevaux fourbus, ils tombent, qu'importe ! le travail sera fini. Sinon, on comblera les vides par de nouveaux venus, de nouvelles victimes.

Le soir, au rassemblement, l'Hystérique, qui parle quelque peu le français, nous jettent de sa voix convulsée : « J' « entendu » que vous travaillez mal. Les adju-

dants, les sergents-majors, sortez des rangs. Pourquoi vous ne faites pas travailler « ces gens? » — Nous ne sommes pas ici pour faire travailler. — Ah ! Ah ! vraiment ! eh bien ! allez en prison, tout de suite ! » Cependant nous nous plaignons que, souvent, la viande distribuée est pourrie et que la soupe, depuis longtemps, est si claire que nous sommes très affaiblis et que nos forces vont s'épuisant. « Ah ! Ah ! très bien. Nous regrettons beaucoup, mais dites çà à votre amie l'Angleterre. C'est sa faute, c'est la faute au blocus. Et vous, continuez à travailler. » A cette réponse, des murmures partent de nos rangs. Aussitôt, son acolyte, le petit caporal diablotin, surnommé « Méphisto », glapit et fonce sur nous à coups de bottes. Nous sommes à la merci de ces deux névrosés. Les coups semblent exciter en eux une joie sadique. L'Hystérique, ses gros yeux ronds pâmés, agite faiblement la main, et d'une voix mourante : « *Unter offizier*, cessez, cessez... » Peter s'agite et voudrait bien prendre part à la fête. Le cordon de sentinelles, dans notre dos, nous serre de près. Le petit caporal, la barbiche en danse, revient auprès de l'officier, en claquant les talons, frétillant comme un chien en quête de caresses. Oh ! ces séances, ces rassemblements, où ils nous tiennent comme des bêtes traquées à leur merci, et où, collectivement, il faut abdiquer tout sentiment personnel, la mort dans l'âme, pour épargner à l'un ou à l'autre de nous l'irréparable !

La chaleur devient terrible; notre débilité s'en augmente d'autant. La carrière surchauffée est une fournaise. Plusieurs d'entre nous tombent de faiblesse, res-

tent longtemps sans connaissance. Les infirmiers n'ont que de l'eau, pour les faire revenir à eux : le lendemain, renvoyés au travail.

Encore une scène de brutalité sauvage. Hier, Peter s'est acharné sur l'un de nous et, d'un coup de bambou, particulièrement violent, lui a zébré la figure. Sous la douleur, dominé par la rage, l'autre a riposté, et, d'un crochet au menton, a fait osciller Peter chancelant jusqu'au bord du trou... Stupeur. Des sentinelles se précipitent. Peter se relève. C'est la chasse à l'homme; notre camarade s'esquive parmi nos groupes. Une sentinelle l'atteint, le perce à la cuisse de sa baïonnette qu'il retire ensuite de la plaie et essuie tranquillement dans le sable. « *Gut* », dit Peter. Un grand cri : « A moi, les amis ! » Nous restons figés, une sueur froide aux tempes. Autour de nous, sur les bords du trou, les sentinelles goguenardes, le fusil en arrêt, ont le doigt sur la détente... Notre camarade perd abondamment le sang de sa cuisse transpercée. Nos infirmiers le transportent au baraquement, sur une brouette à fumier. Le travail recommence. Peter, les sentinelles, hurlent, frappent à tort et à travers. Les brouettes grinçantes gémissent lugubrement dans cette géhenne. La rage, le désespoir nous étreignent.

Le camarade qui a reçu le coup de baïonnete a été pansé, et depuis il gît dans le sombre réduit de son bas-flanc. Une instruction est ouverte contre lui, il passera en conseil de guerre, et ce soir, quand nous sommes rentrés, les Allemands l'ont fait transporter dans une des niches de la prison. Le malheureux, qui ne peut se tenir

debout, aura à peine la place de rester allongé par terre, tant c'est exigu, en longueur et en largeur. Pain et eau, une soupe tous les quatre jours. C'est le régime...

Naturellement, se trouver à 30 kilomètres de lignes de chemin de fer a fait naître chez plusieurs une violente envie de s'évader. Une trentaine, deux par deux, ont déjà essayé depuis notre arrivée ici. Tous ont été repris et cruellement punis. La plupart, sans cartes, ni renseignements suffisants sur la région, se sont perdus dans les forêts inextricables, dans les marécages. Deux sont revenus, après d'extraordinaires difficultés, dans les lignes de tranchées allemandes, et, une nuit, sous le feu des troupes, ont été capturés dans la dernière tranchée avancée. Deux autres, partis après un intense bombardement entendu vers Dunabourg (Dvinsk en russe) sont restés trois semaines dehors, espérant une avance russe. Cachés à la lisière d'une impénétrable forêt de hauts sapins, ils ont vécu en sauvages. Dans des tranchées russes abandonnées ils ont pêché la grenouille. Puis leur provision d'allumettes s'est épuisée, la pluie est venue, ils ont perdu espoir, le cafard les a ramenés vers nous et, un beau soir, ils sont rentrés, au nez des sentinelles.

Pour tous, c'est le poteau et la prison pendant vingt et un jours. Le poteau, ici, est un affreux supplice. Les bras sont ramenés derrière le dos, puis, avec une corde, attachés plus haut que la tête au sommet du poteau. Le corps, penché en avant, pèse ainsi de tout son poids sur les bras retournés; les pieds, liés aussi, touchent à peine terre. Généralement, le malheureux, au bout d'une

heure et demie à deux heures de cette véritable mise en croix, s'évanouit.

Pendant la période des pluies diluviennes, deux d'entre nous, ainsi martyrisés, n'ont repris connaissance qu'au bout de deux heures... pour aller en prison.

Pour ces occasions, nous sommes tous enfermés dans le baraquement. Par les fentes des planches nous suivons le drame, et il faut rester muets, car les sentinelles veillent.

Deux de nos camarades sont devenus fous. Le premier est tombé dans l'insensibilité et l'inconscience absolues; rien ne peut le tirer de sa léthargie : il est à l'hôpital. L'autre, un homme de quarante ans, voit sombrer sa raison de jour en jour, et, ce qui est le plus douloureux, suit les progrès du mal. Il est avocat; par moments, il cause et discute en homme instruit et bien disant, puis il saute dans les plus folles extravagances, se répand en longs discours de démence. Je le revois, grand et maigre, avec son binocle au bout du nez : les sentinelles se font de lui un jouet et le harcèlent sans cesse : « Advokate, advokate ! » Il est atteint du délire de la persécution, et hanté par le désir de posséder une paillasse. Puis il a des crises de larmes lamentables. Ce matin il a pu être envoyé à la visite et a été évacué.

Enfin, on vient de nous distribuer des couvertures, une par homme : elles sont si petites, qu'une fois pliées, on dirait une serviette de toilette; si minces, qu'en s'y retournant, on passe au travers !

Nous travaillons maintenant, près de la gare, à un embranchement de chemin de fer, à doubles voies nor-

males. Nos équipes sont directement commandées et surveillées par les officiers du génie eux-mêmes. Il faut piocher, charger et pousser des wagonnets, sans qu'il soit matériellement possible de souffler un instant. L'estomac vide, le cœur lourd, nous allons trébuchant, comme des spectres, au milieu des cris furieux et des coups. Tous les jours, maintenant que la chaleur est revenue écrasante, des syncopes se produisent parmi nous. Les officiers ont cru à des simulations, sont venus voir. Alors, c'est bien simple : puisque trop affaiblis, nous ne pouvons travailler assez vite, nous arriverons au travail une heure plus tôt le matin, et le soir nous rentrerons une heure plus tard.

Le baraquement étant à cinq kilomètres, nous avons réveil avant trois heures, afin d'arriver à quatre heures au chantier, que nous quittons le soir à sept heures pour rentrer, morts, vers neuf heures, pour le jus; cinq heures de sommeil et treize heures de travail effectif ! Combien de temps supporterons-nous ce régime ?

27 juin. — Des paquets sont arrivés; quelle joie ! et aussitôt quelle désillusion ! Chacun assiste au pillage de ses colis. Tout le linge de corps et les vêtements, le tabac, le sucre, le chocolat nous sont enlevés sous nos yeux. Le pain est moisi et toutes les boîtes de conserves, sans exception, éventrées à Munster, lors d'une première visite, sont gâtées. Avoir espérer manger et trouver cette pourriture infecte ! Cette fois, il y a de silencieuses larmes de rage. Quelques-uns pourtant ne se sont pas laissé rebuter : une faim sans pitié les a poussés à

manger quand même; tous ont été horriblement malades.

Nous devons nous interdire de penser : l'essentiel est de vivre, de tirer sa journée, de tenir, puis de recommencer le lendemain, sans songer à rien. Tout cela finira bien un jour, mais quand cela finira-t-il?...

LES CORVÉES DE CULTURE

6-10 *juillet* 1916. — Nous partons. Où allons-nous? Mais où que ce soit, pouvons-nous souffrir plus que nous n'avons souffert ici?

Nous passons en chemin de fer par Sdhaulen et Mitau. Nous roulons vers la ligne de feu — Eckau. Nous devons être à 4 ou 5 kilomètres des tranchées. Tout est dissimulé sous des branchages, enterré. On nous fait descendre, on nous aligne : nous ne traînons pas à la gare... Des batteries de canons installées dans les coins, des lazarets, des troupes en armes... On nous entasse pour la nuit dans une dépendance de la fabrique de kummel de Gross Eckau, maintenant incendiée et ravagée.

En marche depuis ce matin. Bordant la route, des champs cultivés où travaillent des équipes de prisonniers russes. Toute la région est sillonnée de tranchée abandonnées. Des ruines et encore des ruines. Nous passons la rivière l'Aa. Nous avons fait 30 kilomètres, sous la charge et sans halte. Enfin, une grange énorme, enclose de fils de fer, où quatre à cinq cents Russes sont installés au rez-de-chaussée.

Le jus avalé, nous nous affalons dans le grenier, n'importe où, au hasard, anéantis de fatigue. Nous

restons deux jours couchés : ce voyage, cette marche ont épuisé nos dernières ressources de vigueur. Une pompe coule à flots, et c'est à peine si nous avons la force d'aller nous y laver; et cependant, depuis près de trois mois, pareil luxe ne nous avait été octroyé !

Il paraît que, par petits kommandos de cinquante hommes, nous allons être disséminés dans le pays pour faire les moissons, les foins. D'autres groupes de cent s'échelonnent et construisent encore un chemin de fer, vers Mitau.

11 *juillet, à M...* — En effet, mon groupe, où nous sommes cinquante, dont deux infirmiers, est affecté à la culture.

Notre logement consiste en une maison isolée au bord de la route. Une grosse marmite a éclaté à l'un des angles, faisant un trou énorme, abattant les murs, effondrant le toit, la moitié des chambres. Les Allemands s'installent dans les parties restées intactes. Pour nous, une chambre et un étroit réduit : nous y sommes si serrés qu'il est impossible de s'étendre autrement que sur le flanc, les jambes enchevêtrées les unes dans les autres : pour nos bagages nous ne leur avons trouvé de place qu'en les suspendant au plafond. Aux fenêtres, en guise de carreaux, des planches et du barbelé cloués à l'extérieur; résultat : obscurité complète et absolu manque d'air. Dans le jardin envahi par des herbes folles plus hautes qu'un homme, un chaos de meubles renversés, éventrés; d'énormes pavots ont poussé dans une armoire, entre des bois de lit...

Pour les besoins de notre cuisine, une mare boueuse, couverte d'une croûte de mousse verdâtre : dans l'eau croupie grouillent des milliers de bestioles. En la faisant bouillir, arriverons-nous à en atténuer le danger? il restera toujours son odeur infecte qui soulève le cœur. Les Allemands on soin de puiser pour eux de l'eau potable à la ferme voisine. Travail, de cinq heures du matin à six heures du soir. Nous « démarions » de jeunes betteraves. Mis en ligne au bord du champ, chacun prend deux rangées de plans et doit arracher les jeunes pousses en réservant, de cinq centimètres en cinq centimètres, les plus vigoureuses. Les sentinelles, en cordon derrière nous, ne nous laissent pas arrêter un instant. Courbés en deux, ou à genoux, le ventre vide, l'estomac criant la faim, au bout de deux heures, les oreilles bourdonnent, on n'ose plus se relever, car la tête tourne, le sol manque et souvent on s'affale étourdi.

14 *juillet.* — Nous avons pu voir les ordres écrits que possède le chef de poste. Voici, dans toute sa beauté, cette circulaire officielle émanant de Berlin :

Aucun confort ne sera toléré aux prisonniers, spécialement en ce qui concerne la nourriture et les soins de propreté.

Il ne devra être laissé en leur possession qu'un morceau de savon de dimensions aussi réduites que possible. Il est expressément défendu qu'ils soient couchés autrement que sur du bois. Les sacs de couchage et tout ce qui pourrait servir de coussin seront confisqués. Dans les

cantonnements, ils leur sera retiré tout ce qui pourrait leur servir de table, de chaise, y compris les petits meubles fabriqués par les prisonniers eux-mêmes.

Ils ne devront posséder de cuillers qu'à raison d'une pour trois hommes. De même, un plat à manger pour trois.

Les prisonniers ne doivent posséder ni bidons, ni bouteilles, ni quarts, ni aucun récipient pour liquides.

Il est prévu un litre d'eau par jour et par homme, pour tous usages.

Il est ordonné particulièrement de laisser ignorer aux prisonniers pour quelles raisons ils sont « représaillés », pour quelle durée.

Il ne sera toléré aucun rapport entre les sentinelles et les prisonniers.

Parmi ces derniers, les plus hauts gradés seront toujours punis de préférence.

Trois sortes de punitions : le conseil de guerre; le poteau, par fractions de deux heures; et la prison par six jours.

Les prisonniers seront attachés au poteau, chaque bras ramené en arrière, les mains écartées et plus haut que la tête, le corps penché en avant, les pieds levés et soulevés de terre.

Le travail devant passer avant toute autre considération, le poteau sera appliqué de préférence à la prison, qui ne sera infligée qu'exceptionnellement.

A moins de 39 degrés de fièvre, pas de visite médicale et pas d'exemptions.

Les prisonniers ne posséderont qu'une seule veste et un pantalon, deux chemises et un manteau. Les caleçons, gilets de flanelle, bretelles, ceintures de flanelle et sous-vêtements leur seront retirés, les boucles de ceinture des pantalons coupées.

Les bretelles ou ceintures ne leur seront remises qu'au départ pour le travail et, le soir, seront rendues au chef de poste.

Les prisonniers ne bénéficieront du repos hebdomadaire, le dimanche après-midi, que si les circonstances le permettent.

Le général Lyautey faisant ouvrir au Maroc, à Casablanca, les boîtes de conserves des prisonniers allemands, il en est fait de même à Munster pour les paquets des prisonniers de guerre français.

Ils ne recevront aucun mandat-poste et il ne leur sera toléré que 4 marks par semaine. Ils pourront acheter du tabac, des cigarettes et du papier à lettres.

Ils ne devront posséder ni brosses, ni glace, ni rasoir, ni livres, ni instruments de musique. Il leur sera interdit de rire, de chanter, de siffler, de regarder en l'air, d'avoir des entretiens et des conversations amicales, de se promener par deux.

Tel est ce règlement barbare, conçu, élaboré, porté à son point de perfection, avec des raffinements de tortionnaires méticuleux, par des hommes qui se prétendent civilisés. Je me borne à dire qu'il nous a été *appliqué à la lettre.*

Maintenant, nous faisons les foins. Dans ces prés humides, il y a des grenouilles ! Un cri : « Oh ! la belle ! » Une a sauté dans nos jambes, au bout de nos râteaux. Toutes les mains voisines se lancent à terre avidemment ; la grenouille est vite prise. Par les deux pattes de derrière, malgré les tressauts, on l'assomme au bout du soulier ; puis, coupée en deux d'un coup de lame, sur le manche de bois du râteau, qui dégouline de sang. Les sentinelles font les dégoûtées, mais notre faim n'hésite plus devant rien...

Chaque jour, nous partons à l'aube et rentrons dans la nuit, ayant, sans arrêt, retourné et chargé le foin sur les voitures, allant de champ en champ. Le régisseur allemand est sans cesse sur notre dos, pour accélérer la besogne, stimuler les sentinelles : il faut à tout prix et sans retard rentrer la moisson. Jusqu'à la fin de la fenaison, nous travaillerons aussi les dimanches et tous les soirs jusqu'à huit heures, s'il est nécessaire.

27 *juillet.* — Avec nos barbes incultes et nos longs cheveux, nous prenons des mines de sauvages, les joues creuses et les yeux brillants, dans nos vêtements qui se dépenaillent.

Dans notre vieille baraque, notre présence et la chaleur ont rendu la vie à des milliers de punaises, qui, après un long jeûne, se rattrapent sur nous. Ce n'était pas assez des poux, dont nous sommes couverts ! Tous les matins, au réveil, il faut se mettre nus, puis c'est la chasse dans notre unique chemise, mais rien n'y fait. Pour la laver, il faut attendre le dimanche, et encore

se contenter de la tremper dans l'eau de la mare et la frotter avec un peu de sable.

Aujourd'hui, voilà le cinquième camarade puni de poteau pour négligence au travail, sur plainte de la sentinelle...

13 *août*. — Grand branle-bas. Le général du service des prisonniers de guerre inspecte les « représaillés » de la région. Quel est le but de cette visite? Deux autos. Plusieurs officiers en descendent, serrés, sanglés, craquant de raideur et de morgue. Nous sommes rassemblés, immobiles. Grande mise en scène. Un lieutenant-colonel aide de camp prend la parole : « Nous sommes venus pour vous dire les raisons de votre séjour ici, dans ces conditions de vie spéciale. Les prisonniers allemands sont très mal traités en France. Le général Lyautey, « votre petit roi du Maroc », leur y fait subir les pires traitements. Nos nationaux de professions libérales y déchargent du charbon dans les ports et sont gardés par des nègres !... » De grands éclats de voix coléreuse le secouent et il devient tout rouge. « Vous êtes des étudiants, des « intellectuels » et, à notre grand regret, nous avons dû prendre envers vous des mesures analogues, pour répondre exactement et de point en point à ce que subissent les nôtres. Ce ne sont pas des « représailles »; c'est la peine du talion. Vous dites en français : œil pour œil, dent pour dent. Vous comprenez? Alors, nous sommes venus vous dire : l'hiver approche et, dans ces régions, il ne fait pas aussi bon qu'à la Côte d'Azur. Alors il faut écrire à vos familles, à vos

députés surtout. Vous êtes en République, le suffrage universel vous donne des droits sur eux, pour que nos soldats prisonniers soient ramenés en France. Cette lettre partira sans délai. Une dépêche, et aussitôt vous rentrez en Allemagne. Avez-vous des réclamations à faire? » Oui certes, et d'abord sur la nourriture. « Ce n'est pas notre faute. Les civils en Allemagne sont comme vous. Plaignez-vous à l'Angleterre : c'est le blocus. Et puis vous avez les paquets de vos familles, les biscuits de votre gouvernement depuis le 1er juillet. — Mais nos paquets.... — Ah ! Ah ! Vos paquets sont ouverts ! Vos boîtes de conserves vous parviennent pourries ! Alors pourquoi celles de nos prisonniers en France sont-elles ouvertes aussi? Vous n'avez pas de biscuits depuis le 1er juillet? Ici, vous êtes dans la zone des armées et nos besoins militaires passent avant les vôtres... »

— —

23 *août*. — Nous travaillons toujours comme des bêtes de somme... Miracle ! On nous a menés aux bains ! Nous avions tellement de poux que l'invasion avait atteint les sentinelles et qu'il a fallu y remédier. Dans des cuves de ciment, trois par trois, un seau d'eau chaude à la cheville, on nous a mis à barboter Cependant, nos vêtements ont été passé dans une sorte de four de boulangerie, d'ailleurs à peine chaud.

Changement de secteur. Nous déménageons. Dans une école russe, perdue au milieu de la campagne, au bord d'une route, réunis à un autre groupe de cinquante camarades, nous occupons une salle de classe. Nous allons travailler le long de la rivière l'Aa, qui coule

lentement entre ses rives encaissées et d'où on entend distinctement le canon.

Septembre. — Cela sent l'automne. Les pommes de terre doivent être mûres. Un seul but, une seule pensée : pouvoir en arracher quelques-unes et, le soir, les faire griller au foyer de la cuisine.

Une période de pluies froides pendant laquelle nous n'avons pu travailler aux champs. Alors, pour nous occuper durant les heures réglementaires, on nous aligne le long des fossés pleins d'eau : armés de pelles, nous remuons la vase, rectifions les bords, les pieds dans l'eau, tout ruisselants, tandis que les sentinelles nous reprochent sans cesse de ne pas nous intéresser au travail, et tout le temps : « *Los, arbeit, arbeit!* Allons, travaillez, travaillez ! » Et ces heures sont tellement bêtes, inutiles, accablantes d'ennui, que, par moments, on se regarde désespérés.

Le froid est venu; toutes les nuits, il gèle à blanc; l'orge coupée que nous devons lier en bottes est couverte de givre. Nous avons peine à nous servir de nos mains endolories. Certains champs sont maintenant inondés. La faucheuse ne pouvant y aller, c'est nous qui devons couper à la faux.

Les champs de pommes de terre nous narguent. Ah ! ces pommes de terre ! Leurs fanes pendent toute jaunes : nous les devinons rondes, énormes, et si savoureuses ! Aux arbres les feuilles sont déjà rouges. On les voit tourbillonner, arrachées par de subits coups de vent. Les cigognes sont parties, remplacées par des myriades de

corbeaux qui arrivent en trombes noires et nous obsèdent de leurs croassements. Qu'il fait triste !

Stupéfaction et joie. Ce matin, on nous a fait faire la récolte des pommes de terre ! Il faut en profiter. Tous nous avons décousu nos doublures de vestes, de capotes et, matelassés, surchargés de patates, nous sommes revenus en traînant la jambe... Les sentinelles en remplissent aussi leurs poches. Alors, allons-y !... Matin et soir, nous en ramenons tant que nous pouvons. Et sous les bas-flancs, les provisions s'entassent... Nous sommes dans l'enthousiasme !

Pour les cuire, nous avons descellé les briques qui murent les foyers de deux grands calorifères russes dans notre chambre. On a fait la chasse au bois et institué des « tours de feu. » Par quatre ou cinq gamelles à la fois, on fait bouillir les pommes de terre et toute la nuit le feu ronfle. Chacun se relaie, et, dès qu'il a fini, réveille son suivant de tour, se recouche et s'endort au glougloutement des gamelles qui bouillent, l'estomac lourd et, contre lui, la musette où s'entassent les pommes de terre en « robe de chambre. » Chose inimaginable et qui, depuis si longtemps ne nous était pas arrivée : pendant quelques jours, nous n'avons plus faim !

C'était trop beau ! Un matin, le régisseur de la ferme a surpris le manège. Vous imaginez la scène ! Comme nous avons bien fait d'entasser des provisions ! Nous avons encore 2 000 kilos dissimulés sous le plancher : pourvu qu'on ne vienne pas nous les prendre !

Nous voilà maintenant occupés à arracher du lin, tige par tige, tant il y a d'herbes folles; toute la journée, les

pieds dans l'eau, nous souffrons de l'humidité et du froid; nous toussons tous : aucun vêtement de rechange et tout notre linge usé.

Coup de théâtre. A huit heures du soir, nous étions couchés; le cheval blanc de l'Hystérique est signalé sur la route : ordre de faire le cercle, dans la cour. Qu'y a-t-il encore de nouveau? Nous nous regardons avec inquiétude. L'Hystérique caresse l'encolure de son cheval. Sa face grimace étrangement, il roule de gros yeux ronds. Enfin : « Je suis heureux de vous dire... J'ai lu les journaux... Les « représailles » sont terminées : vous quitterez la Russie. Ce sera bientôt officiel. » Il a fini : nous ne sommes pas encore revenus de notre surprise — et de notre joie ! Ainsi nous allons rentrer en Allemagne, c'est cela maintenant qui est pour nous une bonne nouvelle !

10 *octobre*. — Le départ est pour aujourd'hui. Rassemblement en pleine forêt, au petit chemin de fer de campagne qui va vers Mitau. L'Hystérique assiste à l'embarquement. Il nous régale de ses plus gracieux sourires, essaie d'engager la conversation avec les uns et les autres, de placer un bon mot... Nous laissons tomber dans un silence de glace ces gentillesses teutonnes : nos yeux se chargent de répondre pour nous.

Par Mitau et Tilsitt nous faisons route jusqu'à Eydekumen, gare frontière. Ici une cérémonie aussi nécessaire qu'imposante : la désinfection. En bordure de la gare, une quinzaine d'énormes bâtiments, qui sont de véritables usines. On peut y désinfecter deux divisions

par douze heures. Dans chaque bâtiment mille hommes s'engouffrent. On se déshabille complètement et les vêtements sont envoyés à l'étuve. Nus des pieds à la tête et passés à la tondeuse électrique, on nous tient par fournées, pendant dix minutes, sous une douche chaude. Ensuite on nous réunit grelottants dans la vaste salle de réfectoire où nous est servie une soupe d'orge. Toujours nus comme vers, et nous donnant les uns aux autres le spectacle de notre étonnante maigreur, nous dévorons cette chétive pitance. Au comptoir, une jeune *fraülein,* aidée de son papa, vend des cigares et menus bibelots. Nous nous y pressons. La vue de nos académies ne l'effarouche pas. Les camarades de l'autre kommando nous racontent leurs souffrances; nous les reconnaissons, car elles ont été les nôtres. Et, le cigare aux lèvres, nous déambulons, attendant nos vêtements. C'est d'un burlesque... colossal. Mais les Allemands ne sont pas sensibles au ridicule. Beaucoup des nôtres ont acheté la série de cartes postales-souvenirs consacrées à la gloire de la « désinfection ». Toutes les phases de l'opération y sont représentées, en des images d'une parfaite grossièreté.

12 *octobre.* — Immédiatement après, nous voilà brusquement empilés, par cinquante, dans des wagons à bestiaux et cadenassés. Impossible de s'étendre. De toute la nuit, pas un de nous n'a fermé l'œil. Il y a, par wagon, un seau pour nos besoins. Nous étouffons, l'air, qui ne nous arrive que par une petite lucarne grillagée, est irrespirable... Allenstein. Les Russes, leur

victoire, puis leur retraite... Nous passons en vue des fameux lacs de Masurie. Pays étrange : une sucession de cônes de terre de toutes dimensions, dispersés de tous côtés. Eylau, Thorn. Le jour décline, nous n'avons pas une fois mis pied à terre. Le seau est plein depuis longtemps et les cahots en renversent sur nous à chaque instant le contenu. Il n'y a plus moyen de supporter le supplice de cette infection. A grands coups de ciseau à froid et de marteau, l'un de nous ouvre un jour dans le plancher du wagon. Quelques trous dans la paroi qui fait face au vent : enfin, il entre un peu d'air respirable ! Un sac de prisonnier de guerre est plein de ressources... Bromberg. La nuit encore. Enfin la soupe. Mais on ne nous laisse pas descendre de wagon... Nous parvenons à lancer le maudit seau par-dessus bord. Insomnie cruelle. Les membres ankylosés, gelés... Nous avons côtoyé plusieurs camps de prisonniers. D'abord, nous ne comprenions pas le bizarre tableau que nous avions sous les yeux. Des successions de tas de sable, à intervalles réguliers, entourés de fils barbelés, avec des sentinelles. C'est qu'ici, dans ces plaines de Prusse, les baraques sont enfoncées dans le sable : il faut descendre en terre pour y pénétrer; une ou deux lucarnes affleurent le sol; le toit fait un gros tas de sable, que le vent bouleverse. Songer que des hommes passent l'hiver dans ces tanières !

Kreyz. La journée est interminable. Vers le soir, un désert de sable : pas un village, pas une ville, quelques bois de sapins noirs; puis brusquement, sans transition : Berlin. Nous arrivons par le nord, nous contournons len-

tement la ville, par ses faubourgs. Un entassement de hautes maisons, d'énormes monuments avec des dômes, des colonnades, des allures de cathédrales gothiques, le tout peint en rouge, jaune, gris; le royaume de la laideur et du mauvais goût; mais aussi, et notre cœur se serre à le constater, du labeur et de l'activité disciplinée; car voici des usines, d'énormes réservoirs pareils à des champignons, des ateliers tout grouillants de travailleurs... La nuit vient, nous nous éloignons de la ville au-dessus de laquelle monte une lourde buée, tandis que les lumières s'allument. Nous faisons route vers le sud...

DANS UNE MINE DE CHARBON

Novembre-décembre 1916. — Au camp de M... Ni lettres, ni colis, pas d'adresse à donner aux nôtres... La Commission médicale suisse, qui est passée au lazaret, n'a visité que les malades proposés par les docteurs allemands eux-mêmes, et, naturellement, fort peu nombreux, parmi lesquels un aveugle, des grands blessés, un manchot... Nous avons réclamé le droit de nous présenter à la Commission, car parmi nous il y a des malades, des épuisés... Inutile, nous ne faisons pas partie de ce camp : on nous ignore. Nous écrivons aux Croix-Rouges, à l'ambassade d'Espagne : rien.

Voilà quatre semaines que cela dure. Un beau jour, on nous rassemble, les « représaillés » à part. Le *feldwebel* nous compte, nous répartit en groupes. On nous expédie dans une mine de charbon. Départ sur le champ.

Pendant deux heures de chemin de fer, nous traversons un pays hérissé de cheminées d'usines, ronflant, sifflant, soufflant parmi des nuages de fumée. Voici la mine, à laquelle est accolée une fabrique de « briquettes » qui dresse devant nous ses énormes bâtiments. Trois gigantesques cheminées vomissent d'épais tourbillons, tandis que les vitres s'enflamment de lueurs soudaines. Du sommet de l'usine, un plan incliné plonge en terre. Dans un grand bruit de ferraille et de chaînes, les wagonnets montent et descendent. C'est un grondement continu, ce sont des ronflements, des crissements, des jets de vapeur, des coups de sifflet, un tapage infernal. Tout, jusqu'au moindre brin d'herbe, est couvert d'une poussière brune. Dans l'enceinte de la fabrique, se trouve une cité ouvrière en construction : c'est là qu'on nous installe au milieu des plâtras. Nous n'avons encore pu communiquer avec aucun des camarades qui travaillent ici. Nous sommes seulement avertis que nous aurons le jus demain matin à cinq heures et demie et travail à six heures, en relève de l'équipe de nuit, jusqu'à six heures du soir !

La nuit est descendue, sans que vienne à cesser le tintamarre de la fabrique. Nous couchons par terre, sous la garde de deux sentinelles. Nous avons la consolation de nous retrouver là, entre vieux camarades : depuis le début, nous avons été de toutes les compagnies de représailles. Nous pouvons dire que nous en avons vu de rudes !

Réveil. Le jus à peine avalé, les sentinelles nous conduisent à la fosse, par le plan incliné. Il fait encore nuit :

quelques lampes électriques percent seules le brouillard humide... Nous avons décidé de refuser le travail. Au moment où le contremaître vient pour nous répartir entre les ouvriers civils, nous faisons dire par l'interprète au caporal chef de poste que nous refusons de travailler. A cette déclaration, il bondit, saisit le « Lebel » d'une des sentinelles et fait manœuvrer la culasse à grand fracas, en hurlant : « Vous allez voir ça, si vous ne travaillez pas ! Je sais, je sais, messieurs les Français. Nous avons les moyens de former les caractères. A droite ceux qui refusent ! » D'un bloc, nous passons tous à droite. Les sentinelles ricanent, coups de crosse, cris du caporal, du contremaître, des civils. Nous remontons. Entre la fosse et la fabrique, un terre-plein, le long du plan incliné. Brutalement, les sentinelles nous alignent sur un rang, à cinq pas d'intervalle les uns des autres. Elles nous font mettre à terre nos capotes, nos gants, nos cache-nez et nous devons, n'ayant plus que notre petite veste, nous tenir au garde à vous, raides, immobiles, les mains aux cuisses. Deux sentinelles veillent à ce que nous ne bougions pas. Et on nous laisse là sous le vent glacial...

Devant nous trois petites baraques démontables, en bois, où logent les prisonniers travaillant déjà à l'usine. Derrière nous, le plan incliné où montent et descendent sans cesse les wagonnets, puis, dans les hangars, des trottoirs roulants qui amènent sans arrêt les briquettes, les déversent et chargent automatiquement les wagons. Par les baies des hauts bâtiments, on aperçoit des volants qui tournent, des bielles qui luisent. Il y a de grands halète-

ments de machines, des ronflements de moteurs, et, dominant le tout, le bruit que font les briquettes en rebondissant sur la tôle et en tombant dans les wagons, et encore le ferraillement des chaînes qui remontent les wagonnets. Le vent fait tourbillonner des nuages de cette poussière noirâtre qui couvre tout le pays.

Quelques camarades français sortent de leurs baraques, eux aussi noirs de suie, et nous saluent de loin : on dirait un défilé de fantômes. Les lampes se sont éteintes dans le jour blafard, et déjà nous sommes tout engourdis, les mains bleuies, le nez gelé. Il est impossible de faire le moindre mouvement pour se réchauffer. Se porter d'une jambe sur l'autre attire immédiatement l'attention d'une des deux sentinelles et c'est aussitôt la crosse dans les reins. L'immobilité doit être absolue. Pourtant nous espérons bien les lasser : nous tiendrons toute la journée, s'il le faut... Le caporal revient goguenard : face rougeaude où roulent de gros yeux blancs, un ventre énorme sur deux longues jambes maigres. D'un air d'arrogance et de défi, il demande si nous voulons enfin travailler. Refus... Un appel de la sirène, un ralentissement des machines. Un flot de Français et de Russes débouche de la fosse au galop : il vont à la soupe de midi.

Trois quarts d'heure après, toujours courants, ils repassent : un geste de main vers nous, et ils s'engouffrent de nouveau dans la mine... Maintenant, les membres raides, la tête qui tourne, il nous faut faire un effort pour ne pas tomber. Le vent nous mord cruellement le visage, il nous semble être en suspension sur nos

jambes molles et douloureuses, nos pieds gourds. Qu'espérons-nous? que, devant notre résistance, ils préfèreront se débarrasser de nous, nous renvoyer au camp, nous traduire en conseil de guerre. Le camp, la prison, tout plutôt que cet affreux bagne où l'on est retranché des vivants !

Quatre heures; la nuit est revenue : les lampes trouent l'obscurité de points lumineux, voilés et brouillés dans cette trouble atmosphère. Et la neige se met à tomber. Le vent, qui se fait plus âpre, nous colle rageusement les flocons sur la figure. De nouveau le caporal vient poser la même question, à laquelle nous opposons la même réponse... Les camarades remontent du fond vivement, pour la soupe. L'équipe de nuit descend les remplacer sous la neige. La fabrique recommence à gémir et hurler... Vers huit heures, flanqué du caporal, arrive le directeur de la mine qui fait sa ronde afin d'inspecter le travail de la journée. Il s'arrête devant nous. « Pourquoi vous ne voulez pas travailler? Vous n'avez pas le droit. — Nous sommes incapables d'un travail de force, tous malades, épuisés par les représailles de Russie, par la faim... Depuis trois mois sans lettres, ni colis, ni mandats, sans pouvoir donner d'adresse à nos familles, puisque nous ne sommes pas affectés au camp de M... » Un éclat de rire, un juron et : « C'est bon ! Vous travaillerez demain. » Encore deux heures dans cette neige et ce vent. Totalement engourdis, nous ne sentons plus nos membres : de grandes douleurs aigües nous zèbrent tout le corps. Dix heures du soir. Les sentinelles nous rassemblent et, à grands coups de crosse,

fouaillent notre lenteur : le fait est que, pendant quelques instants, nous sommes incapables de remuer : chaque mouvement est pour nous une souffrance intolérable : impossible d'enfiler les manches de la capote glacée. Remis en marche, tant bien que mal, nous allons comme des échassiers, en nous soutenant mutuellement. Nous venons de passer là, dans l'immobilité et le froid, quatorze heures atroces... A la cantine, une bouillie de farine, puis on nous enferme dans une salle glacée. Nous tombons à terre, grelottants et claquant des dents. Nous souffrons de tous nos membres, horriblement. Sommeil enfiévré, nuit de cauchemar...

Le réveil. Encore le même « Voulez-vous travailler? » Alors, on ne nous renvoie pas ! Alors, il faudra en passer, encore une fois, par le bon plaisir allemand ! On nous ramène à la mine et nous refaisons le même chemin que la veille, plus pénible de toute la fatigue et la souffrance accumulées. Le froid mord plus cruellement; la neige n'a pas fondu; des stalactites de glace pendent aux fontaines. Dès les premiers pas, nous avons la sensation que nous sommes à bout de forces : nous avons peine à ne pas tomber. D'heure en heure, nous sentons que notre résistance fléchit : inversement les sentinelles sont plus vigilantes et les crosses plus agiles : combien de temps pourrons-nous encore tenir? Le vent s'élève de nouveau et nous cingle au visage. La congestion nous menace : nous sommes pris de vertige. Plusieurs d'entre nous s'écroulent... Encore une fois, dans l'amer sentiment de notre impuissance, il nous faut céder. Quelle humiliation !

Et c'est cela qui est pire que tout ! C'est cela que nous n'oublierons jamais, jamais !

Donc, nous descendons « au fond ». La mine proprement dite est creusée à ciel ouvert à 40 ou 50 mètres de profondeur. On en extrait de la lignite. Tout autour, là-haut, les grand tas de déblais font plus lointain encore le ciel gris. Dans le trou d'enfer une obscurité où les machines ont l'air de travailler toute seules. Des dragueuses, du bout de leurs longs bras de fer, traînent leurs godets grinçants. Le long des parois, des extracteurs à vapeur, tout crachant et sifflant, par grands gestes saccadés enfoncent une benne dans le charbon, la remplissent, la basculent et la déversent dans des wagonnets. Des ombres s'agitent autour de ces monstres. Un va-et-vient de wagonnets les uns vides, les autres pleins : des chaînes automatiques sans fin les cueillent et les entraînent sur le plan incliné vers la fabrique. Aux angles, des pompes d'épuisement. Les galeries d'exploration s'ouvrent en tous sens dans les parois et laissent entrevoir leurs boisages. Partout flotte une odeur de soufre. Des feux sont allumés de place en place près des machines Il gèle. — et s'approcher du feu est une souffrance !

Trois cents prisonniers travaillent à la fabrique et dans la fosse, par équipes de jour et de nuit, chacune de cent cinquante hommes, et par quelque temps qu'il fasse, car les machines ne s'arrêtent jamais. Nous devons servir à compléter les effectifs, et n'ayant aucune spécialité en ce genre de travaux, nous sommes les manœuvres, les hommes de peine du chantier. Les besognes qui exigent

un gros effort, transports de rails, de madriers, sont pour nous. C'est nous qui mènerons les wagonnets, une fois remplis, jusqu'à la chaîne automatique. Tout le jour, ahanant dans les montées, les épaules endolories, nous pousserons les lourdes machines : nul arrêt possible, car au moindre ralentissement, l'horrible chose redescend et, derrière, d'autres arrivent, arrivent sans cesse. Abominable meule de travaux forcés, qui vous broie les os et l'esprit ! Malheur à qui se laisserait surprendre et happer dans cette sorte d'engrenage sans fin ! Donc, sous peine d'être écrasé, il faut subit le mouvement perpétuel des machines, devenu soi-même une machine.

A midi, au coup de sirène, on remonte vivement. En route vers la cantine ! On avale la maigre soupe de choux ou de pommes de terre, et, deux fois par semaine, une petite tranche de viande; puis, à une heure, de nouveau on est au fond : six heures à tirer. Quand il commence à faire nuit, on tâche de se faufiler, on se cache dans les galeries. Là-haut la fabrique trépide; ici la ronde des wagonnets va son train; la rumeur brutale du travail monte dans la buée rousse, traversée d'éclairs électriques et du grand rougeoiment des cendres qui se vident. Mais alors les sentinelles organisent des chasses à l'homme, pour nous débusquer; chaque soir, ce sont des scènes de brutalité et des distributions de coups de crosse; mais, les membres brisés de fatigue, n'en pouvant plus, nous sommes prêts à tout risquer pour un instant de répit !... Les « anciens » nous racontent leur vie de misère; tous, ils sont là depuis un ans, dix-huit mois, deux ans. Ils ont tout essayé, pour tenter de se faire renvoyer. Vaine-

ment. Les Allemands ne sont jamais à court d'inventions pour briser une résistance, et sont passés maîtres dans l'art de l'esclavage. L'été, un prisonnier refuse-t-il le travail, comme le garde-à-vous, n'étant pas aggravé par le froid, ne serait pas un supplice suffisant, on enferme le récalcitrant dans un des sous-sols de l'usine, on ouvre une conduite de vapeur et, petit à petit, on l'ébouillante jusqu'à ce qu'il se précipite au soupirail pour demander grâce et se soumettre.

Nul tirage au flanc possible. Pas de maladies reconnues, à moins de grosse fièvre. Le médecin civil du village voisin, à trois kilomètres, ne renvoie au camp que ceux qui sont à toute extrémité, afin de ne pas s'attirer de réprimandes, car il est aux gages du directeur. Les deux moyens pour se tirer de là sont l'évasion et l'accident. On en est à souhaiter l'accident : main broyée ou jambe cassée. Il y a aussi les maquillages et accidents simulés; mais il faut pouvoir tenir le rôle. Une grande plaie, bien préparée et largement apparente, peut donner le change; c'est le renvoi à l'hôpital : le but est atteint. Quelques-uns d'entre-nous ont des recettes et commencent à les appliquer. Mais nous songeons plutôt à la fuite. Nous repérons les endroits propices à l'escalade; nous nous renseignons sur les chemins à suivre. C'est une nécessité de réagir, tant que nos volontés n'ont pas encore été broyées par l'impitoyable engrenage.

Epuisés par ce surmenage musculaire, nous souffrons de la faim : trois tartines de pain et le soir une bouillie, c'est peu, bien que les repas de midi soient, à l'heure actuelle, le maximum accordé aux travailleurs d'usine.

Nous sommes maintenant absolument noirs de suie et nos uniques vêtements, tout déchirés et imprégnés de poussière de charbon...

Le dimanche matin, travail pour tout le monde jusqu'à midi : entretien et réparation du fond de la mine. L'après-midi seulement, on peut se laver. Nombreux sont les camarades qui sont là depuis de longs mois. Et telle est l'étonnante vitalité qui subsiste quand même au fond du caractère français que la gaieté, l'entrain, ce que le Boche appelle notre « légèreté », parvient encore, aux heures les plus critiques, à soutenir les cœurs et relever d'un mot drôle les courages.

Mais, à la longue, quelques-uns succombent à leur détresse. Il en est qui deviennent fous Plusieurs se murent dans un silence farouche. Un autre, tous les soirs, ne trouve de consolation que dans la contemplation de ses « souvenirs ». Sur ses maigres ressources, le pauvre diable a acheté toute une série de pipes : celle-ci pour le père, celle-là pour l'oncle, l'autre pour le cousin. Il y a surtout une paire de grands ciseaux nickelés qu'il déplie soigneusement de ses papiers de soie, et qu'il destine a sa femme. Tous les soirs, devant ces vagues objets auxquels il attache des idées d'avenir, il s'abîme dans des songeries sans fin... Beaucoup lisent et relisent leurs lettres, regardent leurs photos de « la maison », cherchent à oublier, s'obstinent à espérer. Combien n'ont pas voulu s'évader pour ne pas abandonner ces reliques, symboles de tous leurs désirs, de toutes leurs amours !

Voilà le troisième accident parmi nous. Un coup de

wagonnet dans les reins; une jambe cassée, un doigt arraché. On envie les blessés : ils ont le « filon ».

Nous faisons équipes maintenant avec des civils allemands, vieux mineurs professionnels mobilisés à la mine. Nous charrions les wagons qu'ils remplissent, remplissent avec une hâte de forcenés, pour toucher des primes supplémentaires. Mal nourris, eux aussi, ils sont d'une maigreur invraisemblable : des hommes de quarante ans en paraissent cinquante et cinquante-cinq. On dirait, à les voir travailler, des squelettes animés et infatigables : ils nous mettent sur nos boulets...

Un ouvrier qui, bien que jeune, vient d'être mobilisé à la mine, comme seul survivant de six frères, arrive tout droit de Verdun, où il était encore avant-hier. Il nous raconte comment nos soldats ont repris Vaux et Douaumont; à son compte, les Allemands perdent là-bas plus de mille hommes par jour. La guerre ne lui inspire qu'un sentiment : la satisfaction d'en être revenu. Qui sera vainqueur ou vaincu? c'est le dernier de ses soucis. Devant nous, il ne cesse de clamer : « A bas les capitalistes ! Vive les social-démocrates ! Mort au *kronprinz !* Camarades français. » Inutile d'ajouter qu'à peine voit-il surgir un contremaître, aussitôt changement complet : ce sont alors des récriminations contre nous, plaintes et hurlements contre ces « maudits », qui ne veulent rien faire... Tous les mêmes : geignants et souffrants sous le collier de force, serviles devant toute incarnation de l' « autorité ».

... Le caporal, tout confit de sourires rageurs, nous annonce que, par « ordre », nous rentrons demain à X...

Nous éclatons de joie. Mais il faut nous contenir... à cause des camarades qui restent et à qui pareille chose ne peut arriver. Les sentinelles sont stupéfaites. Jamais, dans une mine, on n'avait vu une *Kommandantur* reprendre des travailleurs.

AU LAZARET

27 janvier 1917. — Ça ne va pas : le point de côté que je traîne depuis deux mois, l'épuisement, les froids m'ont mis à bas. Ce matin, 39 degrés de fièvre. Bon pour le lazaret. De mon arrivée dans la salle aucun souvenir; seulement, la sensation, à la fois agréable et douloureuse, d'être déshabillé et étendu dans un lit, coulé dans un drap d'ailleurs glacé. Mais c'est la première fois, depuis le départ pour la Russie, en avril 1916, que je me déshabille pour me coucher... Puis une fusion indescriptible de cauchemars, de crises de fièvre, où je délire, environné de fantômes, de squelettes hideux, le casque à pointe sur le crâne; des lueurs de raison, pour constater la détresse où mon être se débat, unité perdue dans la théorie de misères toutes semblables qui luttent ici désespérément contre la Mort, grande maîtresse du lieu. La Mort, comme on la voit bien dans la fièvre ardente ! Face à face avec elle, parfois on accepte sa compagnie avec un calme, une indifférence, une insensibilité presque absolue. Après tout, un de plus qui disparaît dans l'horrible ronde, qu'est-ce que c'est? est-ce que ça compte? La marche de l'univers n'en sera pas troublée. Alors la Maudite se fait

engageante : les yeux exorbités, le nez camard, la grande mâchoire endentée, elle sourit, gracieuse. Elle se drape dans son suaire. Il serait doux de s'envelopper, de se fondre, de disparaître dans les grands plis légers qui semblent blancs et soyeux et me frôlent... comme ça, tout simplement, comme s'endort un enfant bercé. Ce serait fini...

Oui, mais mourir en Allemagne ! Une répulsion, une révole contractent tout l'être, chassent l'hallucinante vision. Ah ! ne pas mourir comme ça, pas ici ! Il faut tenir, décupler le souffle de vie qui veille encore en nous. Il faut souffrir, vaincre la Mort. Et la sensation atroce, dominant toutes les autres, du froid horrible qui vous paralyse, gagne tous les membres, montant des pieds le long des jambes, s'insinuant le long des flancs, dans le dos ! Grelottant de fièvre, avec des poussées de chaleur subite, l'impression de tomber brusquement dans l'eau glacée !... De fait, le froid continue; c'est la deuxième semaine; le thermomètre a marqué 30°. Et il n'y a toujours pas un grain de charbon ! Pas même ici, à l'hôpital, dans cette chambrée de grands malades.

Les baraques dont se composent le lazaret sont des tentes doublées d'une cloison de planches à l'intérieur : le vent y passe tout à l'aise, le châssis des fenêtres disparaît sous la glace. Les haleines fiévreuses qui montent de ces cinquante lits se condensent au plafond, et retombent en stalactites qui, chaque jour, s'allongent davantage au-dessus de nos têtes, comme une perpétuelle menace. Un silence poignant règne dans la salle où gisent Français, Anglais et Russes.

Chacun est tapi et recroquevillé dans son lit; on n'entend que le sifflement des poitrines oppressées de fièvre, le halètement des pneumonies qui étreignent les torses, la plainte sourde d'un rhumatisant, puis des mots vagues, des hallucinations de déments. Au ras des couvertures, un paquet de chiffons, de serviettes, de tout ce qu'on trouve où s'enfouir le crâne, puis une buée qui monte : un vivant souffre là ! Chaque lit n'est pourvu que de deux minces couvertures, recouvertes d'une grande poche de cotonnade de couleur, à carreaux roses ou bleus, qui, suivant la mode allemande, fait office de drap supérieur, mais qu'on pose simplement sur son corps, sans pouvoir border de chaque côté. Par ruse, en dépit des règlements, on a pu garder ses vêtements et se les étendre sur les pieds. On couche avec son caleçon et son tricot, quand on a caleçon et tricot. Cela d'ailleurs est strictement défendu, quelque froid qu'il fasse. Le pis est que la chaleur des corps a condensé l'humidité de la salle sur les couvertures de nos lits; immédiatement enveloppés dans un suaire de glace qui moule nos corps grelottants. Chaque matin, nous nous réveillons, les joues, les lèvres collées sur les couvertures par la buée de nos respirations qui s'est congelée. Les barbus, les moustachus, aussitôt après leur réveil, sont occupés à arracher les glaçons de leurs poils. Le vent qui passe par les fenêtres est tout chargé et étincelant de paillettes de givre qui envahissent la salle d'une poussière argentée, et le grand poêle noir, vide, ironise au milieu de la chambrée.

Le jeune médecin allemand, qui a notre baraque dars

son service, a renoncé à tout examen des malades. Empaqueté dans son manteau, le nez dans son col de fourrure, les mains aux poches, chaque matin il passe vivement traînant son sabre, entre les rangées de lits. Un vague regard aux tableaux de température et, automatiquement, il prescrit les tablettes d'aspirine aux uns et aux autres. C'est le remède universel et, avec les compresses d'eau froide, la panacée infaillible employée dans tous les lazarets allemands. Compresses ! compresses ! Mais par cette température extravagante, il n'en saurait être question. Dans l'armoire aux médicaments, où on ne trouve guère que de l'eau oxygénée et une potion à base de réglisse et d'ammoniaque pour ceux qui toussent, tout a gelé et éclaté, jusqu'à une petite bouteille d'alcool. Reste l'aspirine : *erzatz*, bien entendu.

Nous sommes à la demi-février. L'an dernier, la Commission des médecins suisses est passée dans les camps vers le milieu de mars; elle est passée de nouveau en octobre. Pourquoi, cette année, ne viendrait-elle pas? Ce serait à peu près tous les six mois. Le bruit court qu'elle reviendra : ce n'est qu'un bruit, hélas ! un on dit...

La Commission suisse ! Tous les yeux, brûlants de fièvre, sont pleins de cette vision. Tous les moribonds luttent farouchement avec cet espoir au cœur. Oh ! ne pas mourir ici, après tant de souffrances si longues, si inutiles ! Mourir, s'il le faut, mais auparavant quitter l'Allemagne, retrouver des sourires, des gestes doux qui allègent les angoisses suprêmes, revoir les « siens », ne pas partir sans avoir reçu un dernier baiser !...

Le froid diminue, et enfin nous touchons la valeur d'un seau de charbon par jour, juste de quoi dégeler un peu l'atmosphère vers midi, et fondre la glace du plafond et de nos couvertures... Comme toujours, pendant de si terribles secousses, on a résisté, résisté; puis après, dans la réaction de la détente, les plus faibles sombrent; deux sont morts cette nuit, dans la salle voisine. Les pauvres corps aplatis sur les brancards sont passés au pied de nos lits, vers la salle d'autopsie : la « Morgue ». On songe : « Pauvres vieux, fini pour eux ! » C'est tout, et, instinctivement égoïstes, on jouit de la sensation de remuer bras et jambes, de voir la lumière et de se jeter très loin en avant, dans l'avenir.

Et là-bas, en France, les familles, un jour recevront un imprimé : un tel, mort, tel jour, telle heure. Puissent-elles alors ne pas se représenter l'horreur de la grande angoisse solitaire, où celui qu'elles aimaient a disparu dans son coin d'exil ! Quelques lettres de lui arriveront encore, et peut-être ce qu'on aura trouvé dans ses poches, sous son traversin : le vieux porte-monnaie, le portefeuille aux photos, les minables et chers souvenirs...

Mars. — Je vais mieux. Je m'en tire. Mais je suis dans un tel état de faiblesse que, tout affamé que je suis, je ne puis supporter aucune nourriture.

Quatre Français sont arrivés, venant des mines; tous quatre sont perdus. Aussitôt couchés, ils sont entrés dans le coma. L'un d'eux était malade depuis longtemps. Un jour, il refuse de descendre; alors on le met au garde à vous, dehors; puis on imagine de lui fourrer les bottes

de neige et de l'y enfoncer jusqu'aux genoux. Au bout d'une heure, il s'évanouit. Trois jours après, on l'expédie ici...

En quarante-huit heures le compte des quatre malheureux a été réglé. On a inauguré pour eux le « paravent de la mort »: quatre châssis à charnières, tendus de papier, dont on entoure le lit de celui qui trépasse. Quand on apporte dans la salle le paravent macabre, chacun se sent secoué d'un petit frisson. Et on ne quitte plus des yeux les sinistres feuilles de papier derrière lesquelles se livre le suprême combat.

On meurt terriblement dans cette baraque et dans tout l'hôpital, et ce sont presque toujours les plus anciens prisonniers qui s'en vont. D'hiver en hiver la mortalité augmente implacablement parmi eux. La tuberculose surtout fait d'affreux ravages.

Une nouvelle inouïe bouleverse le camp et l'hôpital : on a lu deux articles de journaux français au sujet du rapatriement pur et simple des prisonniers faits en 1914 — français et allemands. Des journaux suisses en ont parlé; les journaux allemands auraient enregistré ces bruits; les pourparlers seraient assez avancés. Il y aurait différentes catégories : d'abord les hommes d'un certain âge, pères de trois enfants — puis les prisonniers valides de tous âges, en commençant par les plus anciens en captivité.

Des mesures spéciales d'internement en Suisse seraient prévues pour ceux qui sont malades, auraient été en représailles, ou n'auraient jamais été visités par des Commissions médicales suisses. Les imaginations travail-

lent, les espoirs s'exaltent, nous battons la campagne...

Je fais maintenant de petites sorties dans le lazaret, de gros sabots aux pieds, en uniforme de malade : pantalon long et redingote à longues basques, en toile rayée bleu.

Mai. — Nous ne pouvons pas y croire ! Les visites suisses vont reprendre. Une centaine d'entre nous, désignée pour l'internement par les médecins allemands, passera la visite médicale à Constance. Dans vingt-quatre heures, nous aurons quitté le camp pour... Afin de se calmer, il faut envisager l'éventualité d'un échec possible, s'imaginer surtout le triste retour dans un camp, sans espoir désormais... Et puis, il y a les camarades qui restent, nous regardent faire nos préparatifs, nous souhaitent bonne chance, avec des regards éloquents où nous retrouvons la muette et navrante expression d'envie avec laquelle nous-mêmes nous avions, autrefois, vu partir les premiers « suissards ». Ne leur laissons pas croire que nous puissions les oublier, après avoir souffert et résisté ensemble....

Nous avons été fouillés minutieusement. Pour ne pas laisser entre les mains boches mille souvenirs où s'attachait notre vie de prisonniers, nous avons dû brûler nos photos et nos lettres... Cette cendre qui s'éparpille et s'envole emporte tout un lambeau de notre passé, que la haine seule fera revivre plus tard dans nos cœurs.

Voyage fiévreux, trépidant... Les paysages, les gens entrevus, rien ne compte plus : chacun reste en tête-à-tête avec son rêve, désir et crainte... A quand la visite? Une

salle... Notre avenir, notre vie même va se jouer là... De quel regard nous suivons, à peine aperçus, les hommes de qui notre sort va dépendre, qui, d'un seul mot, vont nous sauver des enfers d'Allemagne ou nous y rejeter !...

La visite est passée; beaucoup d'entre nous ont leur dossier de maladie; mais la décision des médecins n'est pas encore connue. Il faut attendre à demain... Encore vingt-quatre heures d'une incertitude qui nous met au supplice... Maintenant, il nous semble que, jusqu'à présent, jamais minutes dans notre vie n'ont été si angoissantes, si tragiques... Les visages des docteurs sont restés impénétrables. On perd espoir, ou bien on s'illusionne... Ah ! cette attente !

Les noms... enfin ! Les malheureux qui sont refusés se retirent dans un coin... consternés, farouches... Les élus ne peuvent s'habituer brusquement à la nouvelle idée : partir, plus de barbelés, plus de poteau, plus de sentinelles, vivre... Est-ce vrai? Est-ce seulement possible?

Dans quatre heures, nous partons... On nous embarque dans un train suisse qui nous attendait en gare... Un contre-ordre ne va-t-il pas arriver au dernier moment?... Mais le train démarre, il roule : chaque tour de roue nous approche du but convoité. C'est fini ! Nous quittons l'Allemagne ! Nous ne la verrons plus... que dans nos cauchemars; dans les heures de fièvre qui ramèneront la hantise des souffrances endurées, de l'impitoyable esclavage...

14 *juin*. — Nous avons franchi la frontière, nous

sommes en Suisse !... Nos couleurs !... Résurrection et liberté !... Impressions inouïes !... Les populations nous attendent tout le long de la voie, nous acclament en brandissant le drapeau tricolore; à notre arrivée, *la Marseillaise* éclate... Un immense frisson nous secoue, soulève nos âmes tandis que partout sur notre passage retentit et se prolonge le cri sacré : « Vive la France ! » La joie, l'émotion, inondent nos cœurs : à peine pouvons-nous répondre à tous ces vivats. Entassés aux portières, haletants, les yeux piqués de larmes, nous regardons, nous rions, nous pleurons... Ainsi l'étape bienheureuse se continue... Partout, des fleurs, des paroles, des attentions charmantes. Toutes les formes de la bienvenues nous sont prodiguées... L'accueil est si spontané, si cordial, si ému, si émouvant, que, chaque fois, notre cœur se dilate dans un sentiment de douceur que nous ne connaissions plus...

Pourtant, on hésite encore à traverser une rue, à ouvrir une porte, à se mouvoir : à chaque pas, à chaque geste, l'œil toujours aux aguets, on se retourne, par méfiance perpétuelle du coup de crosse... Trop longtemps nous avons été des esclaves : l'ombre est restée sur nous du garde-chiourme allemand.

X...



IMPRIMERIE
RIRACHOVSKY
50, Bd. St-Jacques
— PARIS —